



**HAL**  
open science

# L'influence des transformations habitantes sur les représentations mentales : exemple de Varna, Bulgarie

Anaïs Ampe

► **To cite this version:**

Anaïs Ampe. L'influence des transformations habitantes sur les représentations mentales : exemple de Varna, Bulgarie. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01803202

**HAL Id: dumas-01803202**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01803202>**

Submitted on 30 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# L'INFLUENCE DES TRANSFORMATIONS HABITANTES SUR LES REPRÉSENTATIONS MENTALES

EXEMPLE DE VARNA, BULGARIE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Séminaire Images De Ville 2015-2016

ÉQUIPE ENSEIGNANTE

Clara Sandrini  
Hocine Aliouane-Shaw  
Noël Jouenne  
Nadja Monnet  
Mohammed Zendjebil  
Carl Hurtin

ENCADRANTS DOCTORANTS

David Esteban  
Florian Faurisson  
Marine Tixier

Lecteur : Hocine Aliouane-Shaw  
Relecteur : Clara Sandrini

## Remerciements

Je souhaite remercier l'ensemble de l'équipe enseignante du séminaire pour l'apport théorique qu'elle nous a transmis tout au long de l'année.

Un merci particulier à Hocine Aliouane-Shaw, pour sa lecture et sa ténacité ;

à Clara Sandrini pour avoir su me pousser sur chemins que je n'osais pas prendre, sa lecture et ses conseils ;

à David Esteban, pour nos échanges qui m'ont amené à voir plus loin, pour sa patience pour démêler les nœuds, pour sa disponibilité et ses encouragements ;

à Florian Flaurisson, pour son aide et sa disponibilité ;

à Aliaa Fanidi pour son soutien et nos échanges sur le terrain, ainsi qu'à tous les étudiants présents à Varna ;

à Francesca Damonte pour nos riches échanges sur nos sujets respectifs.

Et un merci à ma mère, pour sa patience et sa lecture attentive.

# SOMMAIRE

## INTRODUCTION

Objet de le recherche	p.1
Choix des dix images	p.2
Image de la problématique	p.4
Image à priori du territoire	p.6
Problématique et hypothèses	p.8
Terrain mental	p.10
Annonce du plan	p.11

## I- La fabrication de la ville

### I.1- Les enjeux de la ville

- A) La ville comme la projection d'une vision du monde p.13
- B) Les bouleversements du rapport à la ville p.13
- C) La ville planifiée p.14

### I.2- L'urbanisme soviétique

- A) La planification à grande échelle pour unifier les modes de vie p.16
- B) L'architecture et l'urbanisme comme outils pour instaurer un nouveau mode de vie p.17
- C) L'urbanisme soviétique de la fin des années 50 aux années 70 p.18

### I.3- La ville de Varna

- A) La Bulgarie et Varna p.20
- B) Paysage et géographie p.20
- C) Développement de la ville p.21
- D) Organisation administrative de la ville p.22
- E) Les formes urbaines p.24

### I.4- L'espace construit de Mladost II

- A) Le réseau viaire p.28
- B) Les typologies bâties p.28
- C) Les équipements p.29

## II- Les transformations spatiales habitantes

### II.1- Habiter

- A) Projeter sa vision du monde p.35
- B) Des représentations à la mémoire p.35

### II.2- Les espaces de «l'habiter»

- A) L'habitat p.37
- B) Cohabiter p.37

II.3- Les transformations du cadre spatial de Mladost II	p.40
A) Protocole d'observation du terrain	p.40
B) A l'arrière des barres	p.42
C) A l'avant des barres	p.44
D) Entre les barres	p.46
III- L'ESPACE VECU DE MLADOST II	p.49
III.1- Les origines des transformations	p.49
A) Le jardin	p.49
B) Les bancs	p.50
C) La cabane	p.51
III.2- L'influence des transformation sur les habitants	p.52
A) Le support de nouvelles relations	p.52
B) Sources de nouvelles interventions	p.54
C) Modification de l'image du quartier	p.54
D) Création d'un socle commun	p.55
III.3- L'influence des transformations habitants à l'échelle de la ville	p.56
A) L'identité commune	p.56
B) La mémoire collective	p.56
C) La métamémoire	p.56
CONCLUSION	p.61
BIBLIOGRAPHIE	p.65
TABLEAU DES FIGURES	p.66

## INTRODUCTION

---

La ville est souvent présentée et perçue comme une unité, un ensemble. Elle a son identité, son histoire. Cependant, elle est constituée d'une multitude de composants qui ont leurs propres caractéristiques : des éléments construits, des éléments naturels, des individus et leurs représentations. La ville est donc l'articulation complexe de ces différents objets.

Avant le XIXe siècle, les villes se développaient comme des processus organiques, elles évoluaient au fil du temps. Les habitants l'adaptaient constamment selon leur besoin. Avec la Révolution industrielle la ville est devenue de plus en plus complexe. Pour organiser son développement de manière cohérente, la planification s'est imposé comme une solution unique. Ainsi, la ville est devenue un objet planifié, fini. Encore aujourd'hui, les politiques urbaines prévoient l'aménagement de quartiers sur un certains nombres d'années et la ville paraît figée.

En créant des projets de toute pièce, les décideurs excluent la population de la production de la ville, les désresponsabilisent vis à vis des espaces publics mais également de leur logement. L'habitant ne semble plus acteur de son habitat, car tous les aspects en sont définis avant même qu'il n'intègre les lieux.

Depuis quelques années des démarches de conceptions participatives émergent. Mais le protocole étant complexe et à réadapter à chaque nouvelle situation, elles ne sont pas toujours réussies.

Mais finalement quelque soit la méthode employée pour construire la ville, lorsqu'un nouvel habitant s'y installe, il s'inscrit dans un « déjà-là » physique et sensible, dans lequel il doit trouver sa place. Cette tâche est d'autant plus difficile car le cadre réglementaire qui s'applique aux constructions, bâtiments et espaces publics, est très stricte. Généralement ces règles sont établies pour permettre une meilleure cohabitation entre les habitants, et éviter tout conflit. Seulement, cette neutralité rend les espaces inertes.

Comment les habitants peuvent-ils alors s'approprier les espaces de la ville ? N'y aurait-il pas un compromis qui permettrait à un habitant de s'exprimer, d'habiter les espaces sans empiéter sur les autres, et même les inciterait à s'exprimer eux aussi ?

Dans un premier temps, un exercice de sélection d'images dans un corpus pré-établi par l'équipe enseignante nous a été proposé. L'objectif était d'être le plus intuitif possible lors de ce choix. Le résultat a permis d'éclaircir et de préciser les questionnements initiaux. Trois thèmes se sont dégagés de cette sélection.

LES HABITANTS  
ET LA VILLE



*Un contenant, des contenus*



*Exister dans la masse*



*Qui influence qui?*

Cette première série ne correspond pas à un thème, mais plutôt une contextualisation de la recherche que je souhaite menée. La ville comme étant le contenant d'une multitude d'éléments, qu'elle cherche à uniformiser pour répondre à une image. Mais l'influence est réciproque, en habitant la ville, les individus y laissent leur traces, comme la ville leur laisse son empreinte.

INITIATIVES  
INDIVIDUELLES  
(ou les initiatives  
informelles)



*Participer à la rue*



*«L'espace habitable  
entre les chose»*



*Élan artistique*

Le premier thème est celui des Initiatives individuelles ou les initiatives informelles. La première image représente l'échelle la plus petite sur laquelle les habitants peuvent agir, c'est à dire leur logement. En intervenant sur la façade de leur habitation, les habitants modifient l'image de la rue.

La seconde image fait écho à une pratique habitante présente plutôt dans les villages, celle d'investir le pas de sa porte. En effet, souvent des pots de fleurs sont installés sur les trottoirs, ainsi des tables et des chaises, des bancs et parfois des barbecues. Ces petites installations permettent aux habitants de s'approprier la rue, en la personnalisant ou en la transformant en lieu de vie, de rencontre et d'échange.

La troisième est le reflet d'une intervention à une échelle plus grande, celle de l'espace public. Au contraire des autres qui sont aux services d'une personne, d'une famille, celle-ci n'a d'autre but que de décorer la rue. Quelqu'un, à un moment donné a laissé libre court à son imagination et s'est exprimé. Et il a transformé ce banal compteur électrique en aquarium à baleine.

Ces interventions d'individus (ou petits groupes) isolés viennent enrichir la ville.



*Participer à la conception de la ville*

*Partager autour d'une installation temporaire*

INITIATIVES COLLECTIVES (ou les initiatives formelles)

Le deuxième thème comprend les Initiatives collectives ou plutôt les initiatives formelles. Depuis quelque temps, les décideurs politiques incluent les habitants au processus de construction au travers de projets participatifs où les habitants ne sont plus seulement informés de ce qu'il va se passer mais ils sont consultés lors de la phase de conception. Les deux premières images en sont l'illustration. La troisième image représente les initiatives d'artistes, de collectifs qui invitent les habitants et les curieux à vivre, regarder et investir la ville de manière inhabituelle. L'événement va engendrer des souvenirs.



*Imagination*

*Adaptation*

*Ingéniosité*

RENCONTRES INOPINÉES

Le troisième thème qui découle de cette sélection d'image est le remploi et le détournement. La première illustre comment en détournement un objet, bien qu'ici l'usage ne soit pas très éloigné, quelque chose de banal peut devenir étonnant et amusant et apporter par la même occasion un peu de gaieté à la rue. La deuxième image est tout aussi étonnante. Bien que ici la stabilité structurelle soit à questionner, le ré-emploi et le détournement sont des solutions pour adapter la ville à ses besoins sans engendrer des coûts importants aux habitants. En effet, il me semble que les solutions que les habitants développent pour transformer la ville sont souvent simples, mais pas simplistes, et à moindre coût.

En croisant ses différents thèmes, une amorce de réponse apparaît aux interrogations initiales. Une des manières pour les habitants de trouver leur place dans la ville serait de la transformer en l'interprétant selon leur vision du monde.

Une fois, ce premier exercice de thématisation terminé, il nous a été proposé de créer un montage avec ces images. L'objectif était de préciser la problématique en synthétisant les thèmes relevés auparavant.

L'arrière-plan de ce photomontage représente la contexte de la ville, un contenant rempli d'une multitude d'éléments aux formes variés.

Le collectif au premier plan symbolisent les interventions sur le logement. L'habitation est morceau de la ville qui appartient à un individu, ou une famille, ainsi ils peut y intervenir facilement. Les transformations sur l'extérieur du logement sont données à voir aux autres habitants. Ainsi en modifiant l'enduit, les ouvertures et en investissant les balcons ou en créant des extensions. Les habitants ont une influence sur l'image de la rue, ils en modifient l'aspect et par la même occasion se l'approprie un peu.

La table, autour de laquelle des hommes sont entrain de discuter, est construite avec des matériaux de récupération dans l'espace public. Elle représente ainsi un deuxième niveau d'appropriation, plus rare, à priori, car il est plus difficile d'intervenir dans un espace qui ne nous appartient pas. Ainsi des événements particuliers, tel que les fêtes, offrent un temps aux habitants durant ils peuvent investir les lieux publics. Cependant cette image prise en Bulgarie, incite à penser qu'il est possible qu'elles puissent avoir un caractère durable. Le fait que, plusieurs hommes soient assis autour de cette table, laisse supposer que ces interventions sur la ville sont susceptibles d'être collectives.

Les empreintes rouges laissées par les chaussures, symbolisent l'influence que les individus ont sur la ville en l'habitant. Il faut aussi noter que la ville en tant que contenant, et de ce fait support, influence la manière dont les habitants vont intervenir. Il y a une interaction entre les habitants, leur interventions et la ville. En transformant la ville les habitants ont, de ce fait, un impact sur les autres habitants avec qui ils la partagent.

Ses interventions peuvent prendre des formes diverses. Mais leur point commun c'est qu'elles transforment l'environnement dans lequel elles s'inscrivent. Ainsi, elles lui apportent un nouveau sens, dans lequel l'habitant, ou le groupe d'habitants qui l'aura mis en place se reconnaîtra. Cependant, comment sont-elles perçues par les autres habitants qui n'y ont pas pris part?

Cette interrogation m'a amené à établir la problématique suivante :

Comment les interventions des habitants, sur leur lieu de vie, influencent-elles les représentations des autres habitants ?

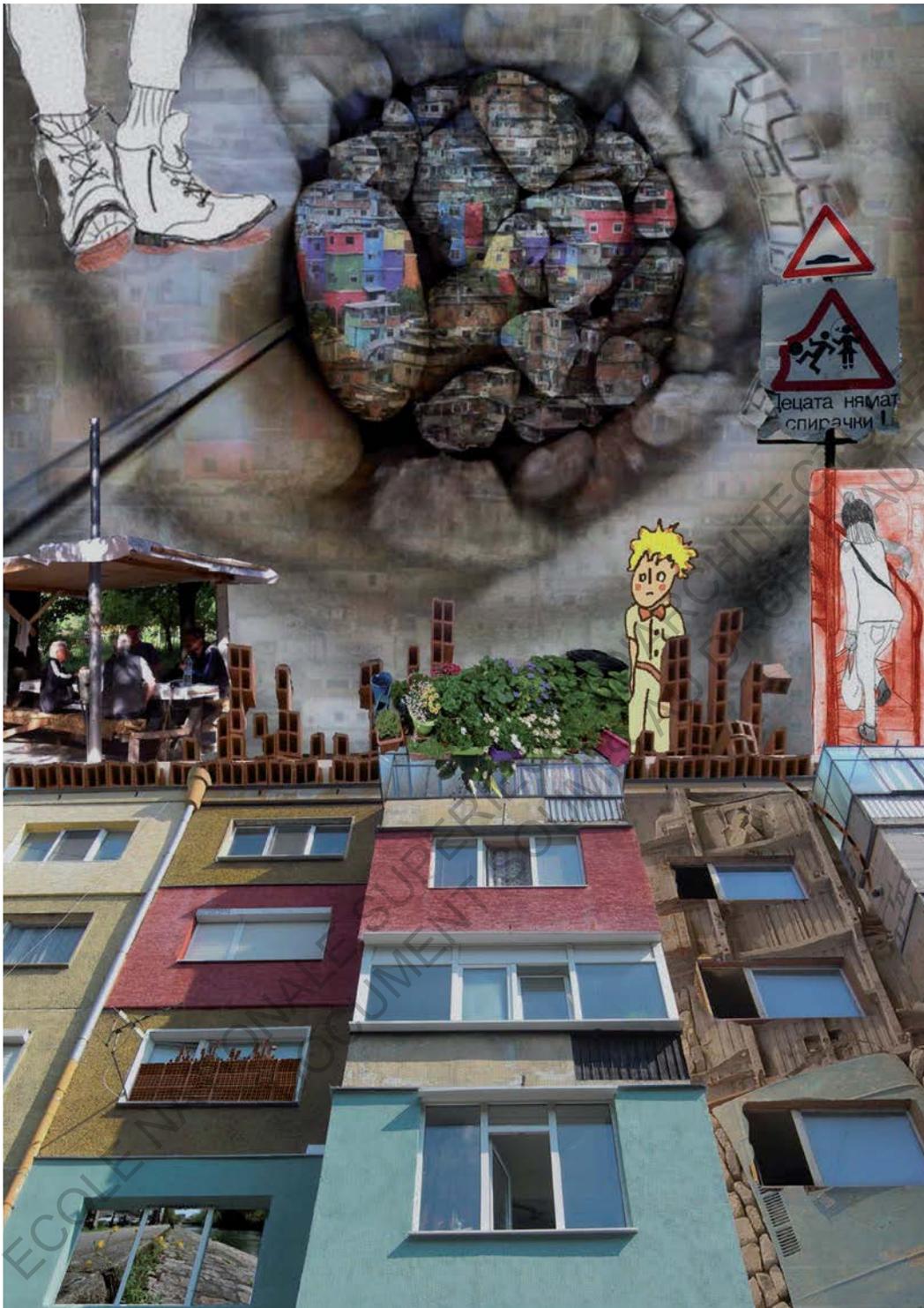


Fig. 1 : Image de la problématique

« Ce sont les humains qui en dernière instance façonnent le monde commun et le monde de chacun. »<sup>(1)</sup>

Thierry Paquot

(1) Thierry Paquot, *Habiter le propre de l'être humain*, 2007

Au vu des thèmes de travail établit à l'aide de ces deux premiers exercice, la ville de Varna en Bulgarie et en particulier le quartier de Mladost II, s'est révelée être un terrain de choix pour étudier les interventions et leurs influences sur les représentations.

Avant d'analyser précisément cette ville, nous avons réaliser un photomontage à priori de ce territoire. L'intérêt de cet exercice était de mettre en exergue l'image qui nous avions de la Bulgarie et de Varna. La réalisation ce photomontage s'appuies sur un corpus d'images de Varna, ainsi que d'une brève déambulation via Google Maps dans les rue de la ville. Cette image est malgré tout déjà teintée de la problématique.

En arrière plan, les logements issus de l'urbanisation soviétiques sont le reflet d'une longue période sous l'influence communiste. Sa façade n'est pas si monotone qu'elle y paraît au premier coup d'œil. Les balcons sont transformés en loggia ou complètement fermés. Les couleurs des habitations changent. Au pied de l'immeuble, l'espace vert et la maison individuelle représente la cohabitation et la confrontation parfois violente des différentes échelles dans la ville. La maison faite de brics et de brocs est le symbole d'une ville perçue comme majoritairement informelles, à l'inverse des grandes villes de l'Europe l'Ouest. Le four à pain, implanté initialement entre le trottoir et la rue, probablement issu de l'époque socialiste, est le signe d'une vie en collectivité forte, malgré qu'elle fut imposée. Le premier plan, un parc, et le ciel sont eux représentatifs d'une appropriation de l'espace public, bien qu'ici les installations soient temporaires, nous pouvons supposer qu'elles peuvent avoir des formes plus pérennes.

Cette ville me semblait être une sources d'étonnement, un lieu où les habitants ne manquent pas de créativité pour l'adapter à leur besoin et, de ce faite, ne cesse dans la modifier.

*« La ville est le produit de nombreux constructeurs qui sont constamment entrain d'en modifier la structure pour des raisons qui leur son propres. Tandis qu'elle peut rester stable dans ses grandes lignes pendant un certain temps, elle n'arrête pas de changer dans les détails. »* Kévin LYNCH <sup>(2)</sup>

(2) Kévin LYNCH, *L'image de la cité*, Paris: Dunod, 1998. p2

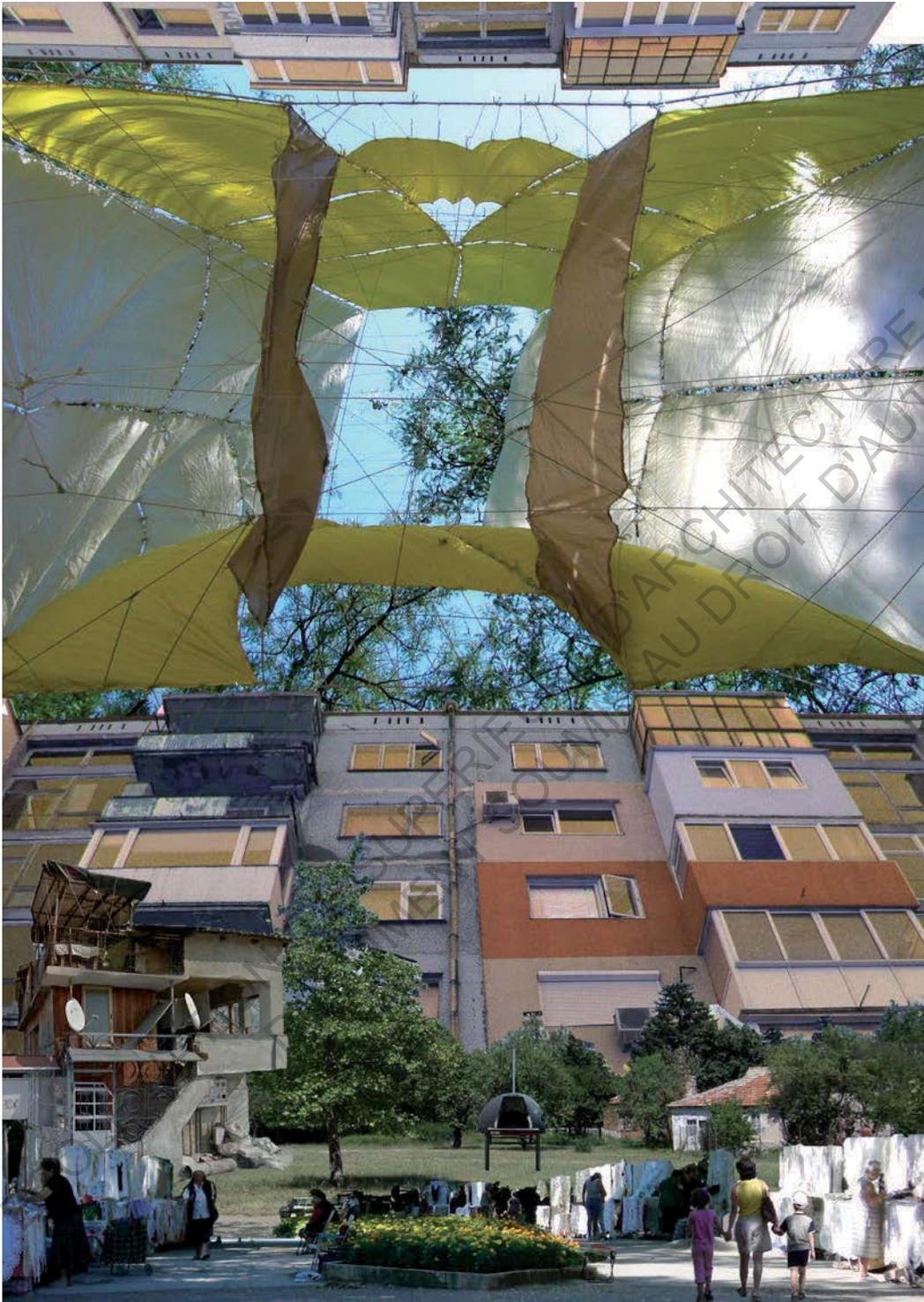


Fig. 2 : Image à priori du territoire

Comment les interventions des habitants, sur leur lieu de vie, influencent-elles les représentations des autres habitants ?

Pour répondre à cette problématique, j'ai commencé par émettre trois hypothèses.

Premièrement, éclairée par la lecture de *L'image de la Cité* de Kevin Lynch, je pensais que ces interventions pouvaient devenir des points de repères dans le quartier. En effet, je les considérais comme anecdotiques, à l'instar de ce que j'ai pu percevoir en France, et de ce fait remarquables. Ainsi je pensais qu'elles pouvaient caractériser un lieu.

La deuxième hypothèse, que j'avais émise, était apparue après la lecture de l'ouvrage *Les mondes urbains: le parcours engagé* de Françoise Navez-Bouchanine et notamment du chapitre *Ayn-el-Sira ou les petits arrangements avec l'espace*, écrit par Bénédicte Florin et Florence Troin, où les interventions des habitants étaient perçues comme une détérioration de l'espace. Par conséquent, je voulais questionner les habitants sur la valeur qu'elles ajoutaient ou enlevaient à l'espace.

La dernière hypothèse s'appuyait sur la place de ces interventions : l'influence sur les autres variait selon leur position dans l'espace. Une transformation sur le logement ne pouvait pas avoir le même impact qu'une intervention dans l'espace public.

Pour confirmer ou infirmer ces hypothèses, je souhaitais mettre en place un parcours commenté avec les habitants, et ainsi comprendre la place que ses interventions avaient dans leur représentations du quartier.

Cependant, lorsque je me suis confrontée au terrain, j'ai été très surprise de me rendre compte que ces interventions étaient présentes partout dans le quartier. Elles ne pouvaient plus être traitées comme des faits anecdotiques et singuliers. Les deux premières hypothèses me parurent alors bien en deçà des dynamiques présentes dans le quartier.

Ainsi après une première journée d'observation sur le terrain, j'ai alors établi de nouvelles hypothèses :

- En fonction de leur position vis à vis des barres de logements, les interventions représentent différents niveaux de partage entre les habitants.
- Au vu de leur nombre, elles sont l'expression de représentations partagées par l'ensemble des habitants

Pour vérifier ces nouvelles intuitions, j'ai alors procédé par des relevés spatiaux à différentes échelles et questionné des habitants.

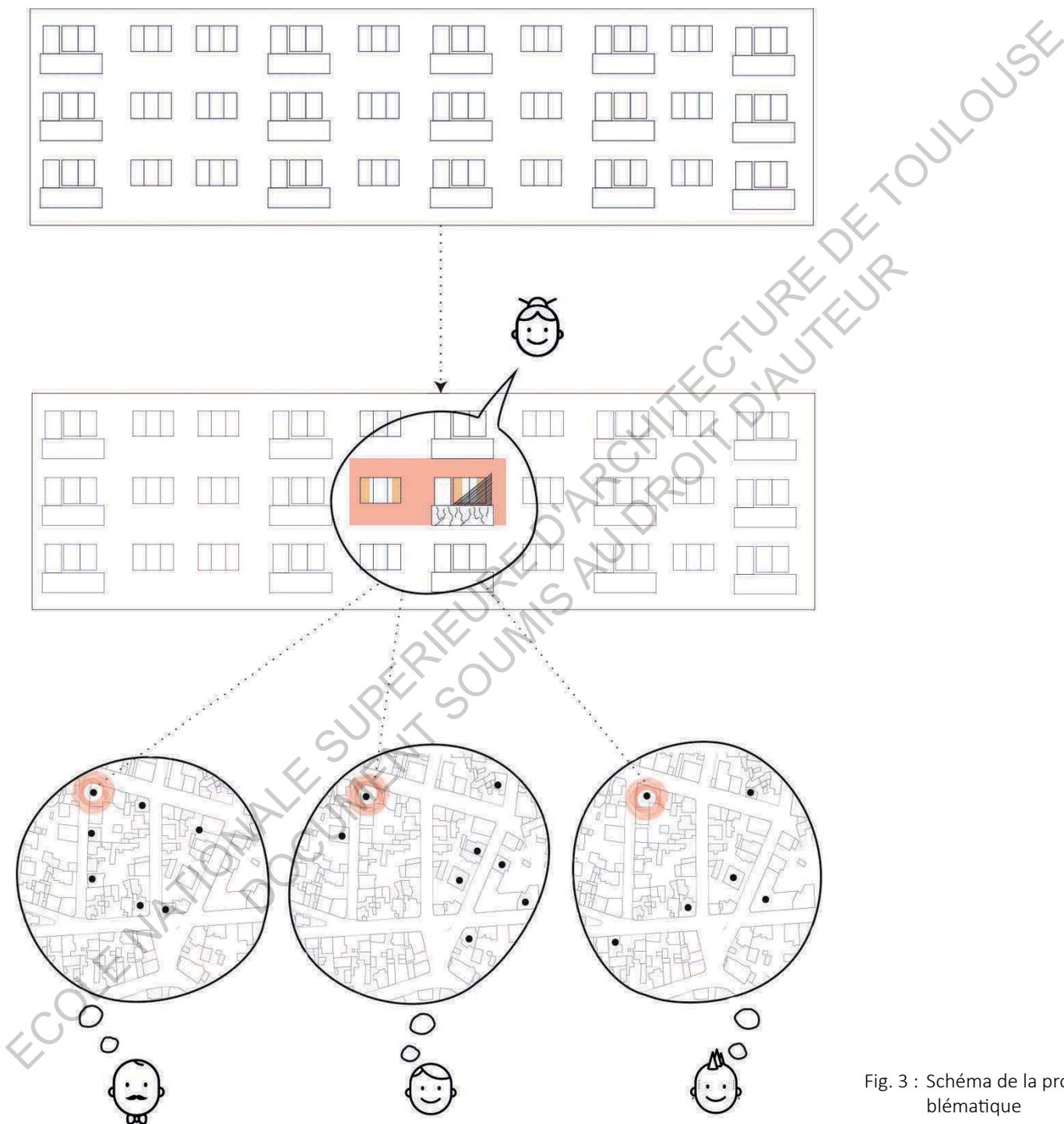


Fig. 3 : Schéma de la problématique

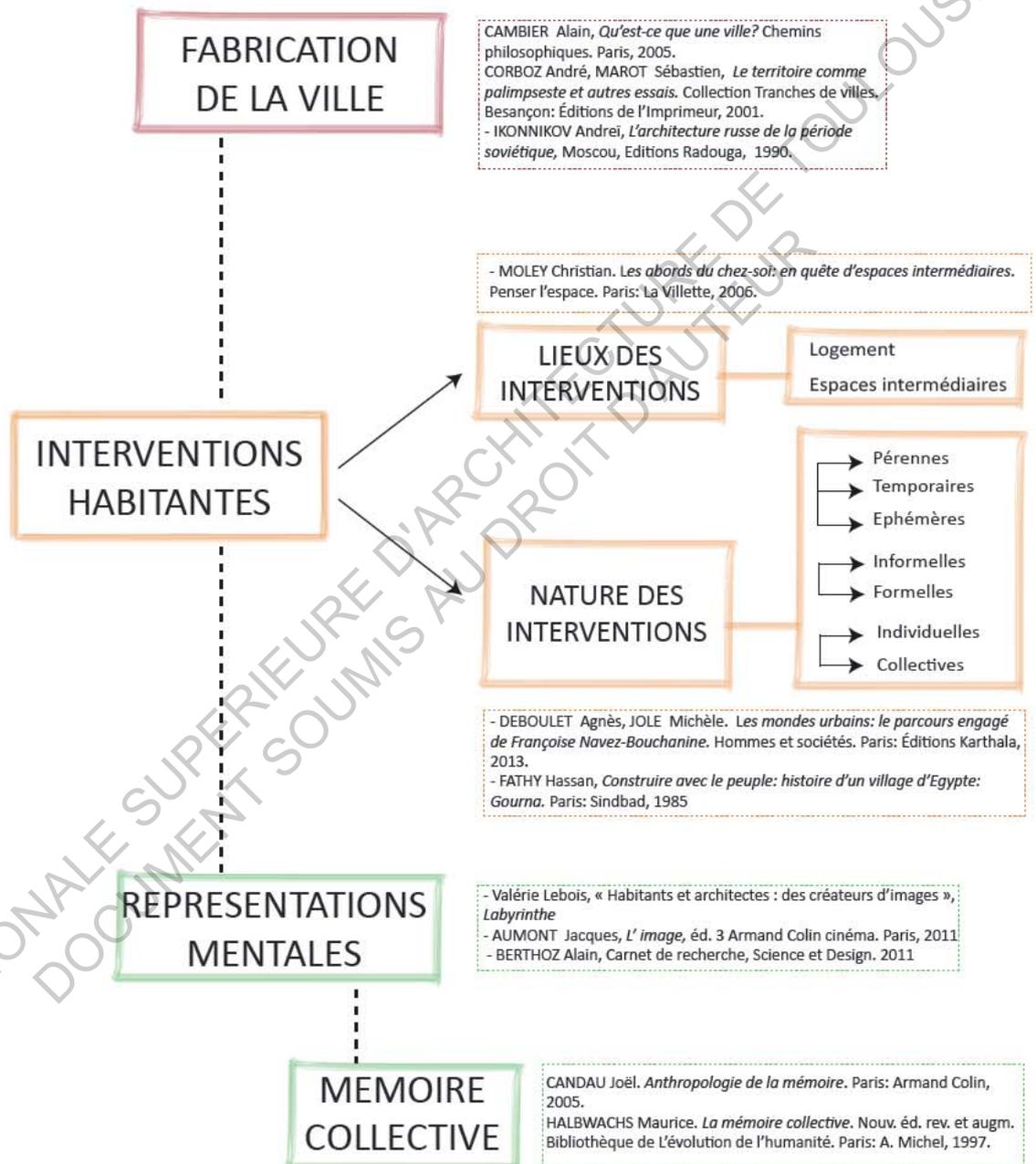


Fig. 4 : Terrain mental

Pour répondre à cette problématique, il est important, dans un premier temps de saisir le contexte dans lequel s'inscrivent les interventions qui vont être analysées. Ainsi la première partie du mémoire est consacrée la fabrication de la ville. Cette thématique est d'abord appréhendée de manière générale, ce qui permet de comprendre quel rapport la ville entretient avec son environnement et ses habitants, et ainsi, quels sont les enjeux liés à sa conception. Le quartier sur lequel s'appuie l'objet du mémoire est issu de l'urbanisme soviétique, il est donc nécessaire d'en comprendre les idéologies qui ont motivées sa conception. En suite l'analyse de la ville de Varna, que nous avons effectuée en groupe, découlera sur l'analyse du cadre spatiale du quartier de Mladost II.

Une fois ce contexte éclaircie, la deuxième partie porte sur les transformations spatiales effectuée par les habitants. Pour cela, un appui théorique permettra de comprendre les enjeux de ses interventions ainsi que des lieux dans lequel elles s'inscrivent, pour être ensuite analyser.

La dernière partie est consacrée à la compréhension de l'espace vécu de Mladost II. Le cadre social, duquel sont apparues les transformations, y est explicité ainsi que la manière dont les interventions l'influence en retour.

### I.1- Les enjeux de la ville

#### A) La ville comme la projection d'une vision du monde

La ville est un système complexe dans lequel plusieurs strates s'entremêlent. Deux sont d'ordre physiques. La première comprend les éléments naturels présents sur le site où les hommes ont choisi de s'établir. La seconde est composée des interventions, c'est à dire toutes les transformations artificielles que les hommes ont apportées, appelées aussi des artefacts <sup>(1)</sup>. La troisième dimension est de l'ordre du sensible, c'est à dire qu'elle est le résultat d'interprétations d'expériences sensorielles. Elle comprend alors le sens et la symbolique attachés à chaque élément physique.

La ville née de l'occupation d'un territoire, la population s'établit dans un « déjà-là » façonné par la nature. Les hommes vont alors modifier l'espace, l'aménager <sup>(2)</sup>. Ces transformations physiques sont motivées par la nécessité pour l'être humain de s'épanouir dans un milieu qui lui est propre et qui lui correspond <sup>(3)</sup>. En effet, les individus ne se contentent pas de ressentir leur environnement, ils l'interprètent et s'en créent une image. Cette faculté a incité les hommes à transformer le milieu où ils vivent en un lieu dans lequel ils se reconnaissent, un lieu chargé de sens et de symbolique.

Ainsi en s'appropriant le territoire, ils fabriquent un cadre matériel, artificiel dans lequel un groupe y inscrit sa vision du monde. La ville représente alors une posture vis-à-vis de l'environnement. Cette position est nécessairement partagée par chaque habitant de la ville. C'est à dire que les sens attribués aux éléments construits doivent être entendus et reconnus par tous <sup>(4)</sup>. La ville est ainsi la matérialisation d'une société.

Cependant cette posture n'est pas figée, elle ne cesse d'évoluer dans le temps. Ainsi la ville est constamment adaptée au mode de vie de ses habitants et se complexifie au fur et à mesure de son développement <sup>(5)</sup>. Ses couches physique et sensibles deviennent de plus en plus denses.

#### B) Les bouleversements du rapport à la ville

La ville a toujours fait l'objet d'aménagement, mais à partir de la Révolution Industrielle, à la moitié du XIX siècle, les changements de la société furent si radicaux que la manière de l'aménager se transforma profondément. Bien que cette évolution ne se soit pas faite simultanément partout, elle a bouleversé l'ensemble des modes de vie en touchant d'abord les pays de l'Europe et puis ceux du monde entiers.

Entamée au milieu du XVIII° siècle, la Révolution industrielle pris toute son ampleur un siècle plus tard. Elle est caractérisée par différents éléments. De nouvelles sources d'énergies sont découvertes, d'abord la vapeur, qui restera la plus

(1) CORBOZ André, MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais. Collection Tranches de villes.* Besançon: Éditions de l'Imprimeur, 2001. p212

(2) Ibid., p214

(3) CAMBIER Alain, *Qu'est-ce que une ville?* Chemins philosophiques. Paris: Vrin, 2005. p10

(4) CORBOZ André, MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais. Collection Tranches de villes.* Besançon: Éditions de l'Imprimeur, 2001. p214

(5) Ibid., p213

(6) Pierre Weidknet, *Histoire(s) Urbaine(s), représentation, usages, formes, productions des espaces urbains, en Europe de l'an mille au XX<sup>e</sup>-siècle*. Cours dispensé en 2011 à l'ENSA Toulouse

(7) CORBOZ André, MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Collection Tranches de villes. Besançon: Éditions de l'Imprimeur, 2001. p211

(8) Pierre Weidknet, *Histoire(s) Urbaine(s), représentation, usages, formes, productions des espaces urbains, en Europe de l'an mille au XX<sup>e</sup>-siècle*. Cours dispensé en 2011 à l'ENSA Toulouse

(9) CORBOZ André, MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Collection Tranches de villes. Besançon: Éditions de l'Imprimeur, 2001. p200

(10) Ibid., p200

(11) CLAUDE Viviane, SAUNIER Pierre-Yves. «L'urbanisme au début du siècle. De la réforme urbaine à la compétence technique ». *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°64, octobre 1999 p25

(12) Pierre Weidknet, *Histoire(s) Urbaine(s), représentation, usages, formes, productions des espaces urbains, en Europe de l'an mille au XX<sup>e</sup>-siècle*. Cours dispensé en 2011 à l'ENSA Toulouse

utilisée jusqu'à la première guerre mondiale, puis le pétrole et l'électricité. Grâce à ces nouvelles énergies, les industries qui étaient alors proche des mines de charbons se rapprochent des villes. La production industrielle qui avait encore l'allure d'entreprise familiale prend de l'ampleur : les industries grandissent et nécessitent de plus en plus de main d'œuvre. Celle-ci est en effet disponible grâce à un accroissement démographique et une amélioration des systèmes de production agricole. C'est également l'époque de l'apparition des moyens de transports modernes : le train puis l'automobile rend les distances beaucoup plus rapides à parcourir, ce qui est une véritable révolution, car la notion du temps s'en est alors trouvée profondément changée. C'est également à cette époque que le secteur tertiaire apparaît et avec lui la couche sociale moyenne<sup>(6)</sup>. Toutes ses évolutions provoquent une importante exode rurale et impliquent ainsi une rapide croissance des villes. Aussi ces changements modifient considérablement le rapport que les individus entretiennent avec le territoire. La ville s'étend et sa distinction avec la campagne se résorbe. L'ensemble du territoire devient petit à petit un système urbain<sup>(7)</sup>.

La société moderne devient également de plus en plus complexe, ce qui nécessite une organisation collective de plus en plus précise. L'appareil État, avec son administration, ses règles de fonctionnement et ses services collectifs se mettent petit à petit en place<sup>(8)</sup>. Et c'est lui, qui au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>(8)</sup>, va prendre les commandes de l'aménagement des villes.

### C) La ville planifiée

Pour éviter un développement considéré comme chaotique, car non maîtrisé, des villes et du territoire, un concept fort s'est développé : la planification. La ville était perçue jusqu'à lors comme un organisme, qui évoluait et s'adaptait aux besoins dans le temps, devient alors un outil pour répondre aux problèmes soulevés par « l'urbanisation de masse, l'industrialisation et la révolution des transports »<sup>(9)</sup>. La ville planifiée se transforme alors en un instrument de gestion territoriale, pour permettre une harmonisation et une cohérence à grande échelle.

Ce concept va être utilisé de manières différentes selon les pays et les sociétés mais cependant son fondement reste le même : organiser et répartir de manière optimale et rationnelle « les personnes, les biens et les services sur un territoire donné »<sup>(10)</sup>. C'est la façon dont cette organisation et cette répartition seront menées qui varieront selon les idéologies. La planification représente la volonté des États à rationaliser l'ensemble de la vie économique et sociale en fonction de plans à différentes échelles pour pouvoir résoudre et prévoir les problèmes liés à une croissance complexe et rapide<sup>(11)</sup>.

La planification est utilisée pour résoudre le plus rapidement possible la crise du logement. Elle a entraîné avec elle une évolution des procédés de construction et de conception pour gagner en productivité et en coût. Les constructions se sont normalisées car à cette époque, l'urbanisme était perçu avec une valeur éducative : les nouveaux logements devaient apprendre aux personnes venues de la campagne à habiter en ville. Ainsi les bâtiments issus de cette période reflètent la manière dont l'État et les aménageurs pensaient qu'il fallait habiter<sup>(12)</sup>.

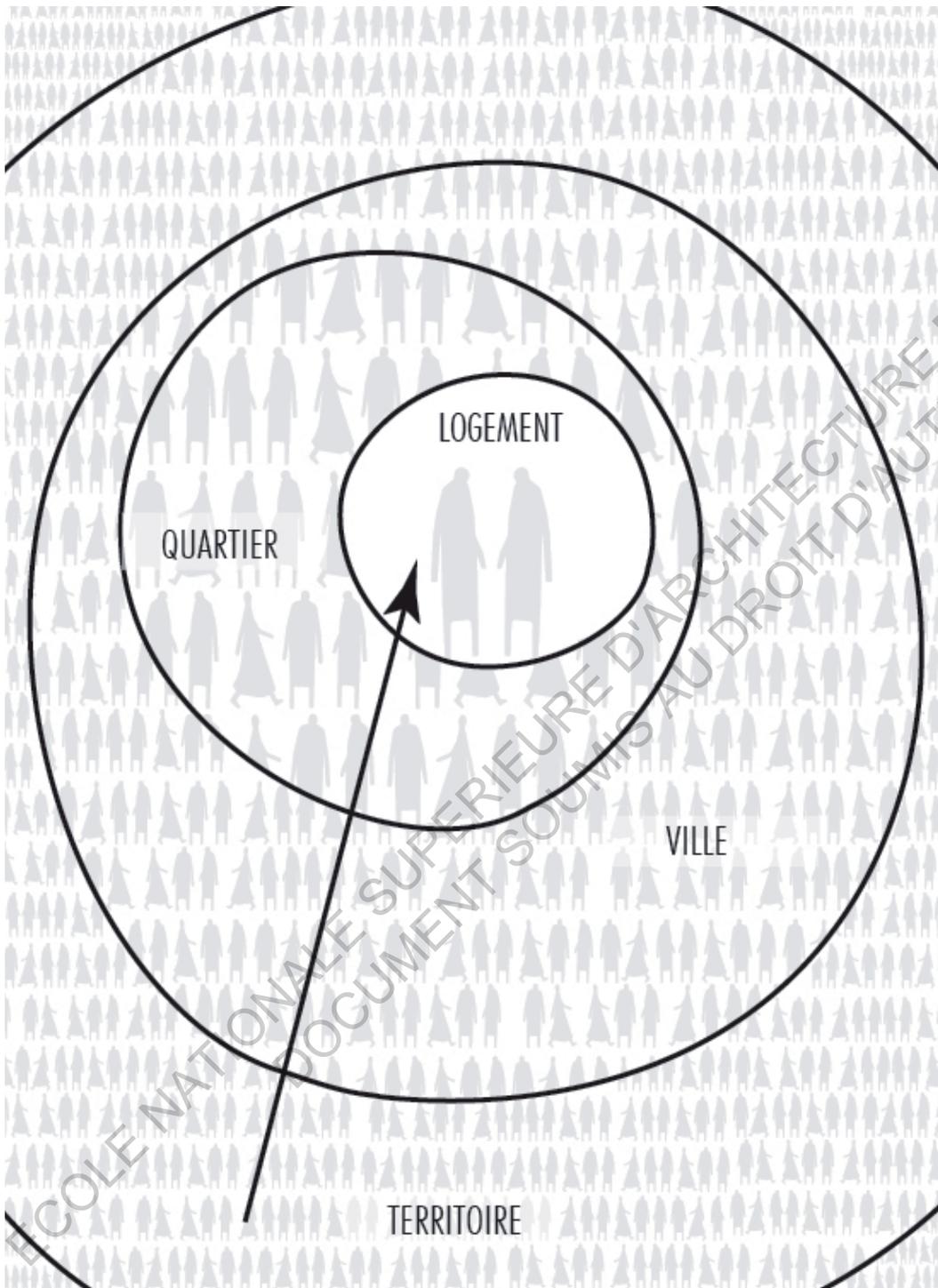


Fig. 5 : Schéma du principe de planification

Ce principe de planification a été poussé à son paroxysme en URSS où l'objectif étant clairement d'unifier le mode de vie de ses habitants.

## I.2- L'urbanisme soviétique

L'urbanisme soviétique a duré des années 20 aux années 80, soit une soixantaine d'années, durant lesquelles les théories et les pratiques n'ont cessé d'évoluer. La période qui m'intéresse particulièrement, au vu de mon terrain d'étude, est comprise entre 1955 et 1970. Cependant il est nécessaire de comprendre les fondements de ce type d'urbanisme avant d'en décrire les enjeux.

En 1917, la révolution socialiste russe, menée par Lénine, l'emporta sur le gouvernement provisoire bourgeois, instauré quelques temps auparavant. Lénine pris alors la tête du gouvernement russe et établit un régime communiste. L'un des fondements cette idéologie s'appuyait sur un société communautaire, ce qui nécessitait l'unification des modes de vie de ses habitants.

### A) La planification à grande échelle pour unifier les modes de vie

Pour que cette homogénéisation soit possible, le nouveau gouvernement promulgua rapidement deux décrets symboliques. Le premier « Sur la socialisation de la terre », date de février 1918, avait pour vocation de supprimer la propriété du sol et de le rendre à tous, c'est à dire à l'État qui en avait la gestion. Le second a été publié en août 1918, intitulé « Abrogation du droit à la propriété privée des biens immobiliers dans les villes », il visait à redistribuer les logements inoccupés ou trop grands aux ouvriers qui étaient, jusque là, logés dans des conditions très précaires, « *casernes, sous-sol, baraquement rudimentaire* »<sup>(1)</sup>. C'est deux décrets, qui avaient tous les deux l'objectif de favoriser une homogénéité sociale, provoquèrent un véritablement bouleversement de la structure sociale urbaine. Avec l'arrivé de Staline au pouvoir en 1928, les moyens de production ont été à leur tour réquisitionnés, les industries privées furent nationalisées ce qui permis de planifier l'économie de l'union soviétique. Ainsi « *le régime de la propriété socialiste de la terre et des moyens de production, ainsi que le développement planifié de l'économie (conçu comme partie intégrantes de la société socialiste) ont crée les nouvelles conditions nécessaires pour modeler l'environnement urbain spatial en tant que système unique* »<sup>(2)</sup>.

L'Union soviétique connaît à la même époque une exode rurale importante, due à l'industrialisation du pays, ce qui impliqua un fort besoin de logements. Ainsi la question de la fabrication de la ville devint fondamentale pour répondre à ce besoin.

Inspiré par la conception d'une ville, faisant partie d'un système global, l'urbanisme était fondamentalement lié à la planification régionale, « *les deux constituant la continuation des plans de développement socio-économique du pays tout entier* »<sup>(3)</sup>. Ainsi chaque élément composant la ville était intrinsèquement lié à un système plus vaste, « *on conçoit un bâtiment comme faisant partie d'un bloc, ce bloc fait partie d'un quartier, et ce quartier fait partie d'un système urbain tout entier.* »<sup>(4)</sup>

(1) IKONNIKOV Andreï, L'architecture russe de la période soviétique. Liège: P. Mardaga, 1990. p 78

(2) Ibid., p.9

(3) Ibid., p.9

(4) Ibid., p.9

### B) L'architecture et l'urbanisme comme outils pour instaurer un nouveau mode de vie

Dès la prise du pouvoir par Lénine, les formes architecturales et urbaines furent mises à contribution pour véhiculer l'idéologie communiste de la vie en communauté. A partir de 1919, les architectes réfléchirent à des modèles d'habitats correspondant à ces nouvelles valeurs : les immeubles furent préférés aux maisons individuelles et des projets d'habitat communautaire virent le jour <sup>(5)</sup>. En impliquant les architectes dans la recherche de formes proposant un nouveaux modes de vie, l'architecture pris une nouvelle dimension. Elle devait jouer un rôle de « vecteur de transformation du pays, de régulation du peuplement, de reconstruction du style de vie et d'éducation de l'individu » <sup>(6)</sup> et ainsi « trouver des solutions pratiques aux problèmes posées par l'édification d'un État communiste » <sup>(7)</sup>.

(5) Ibid., p.79

(6) Ibid., p.80

(7) Ibid., p.8

Les architectes russes ont dès lors pensé une nouvelle ville idéale répondant « au rêve d'un nouveau type d'individu, au développement harmonieux, mais, en même temps faisant partie de la vie en communauté, ignorant la solitude et se développant par les diverses formes de communication » <sup>(8)</sup>. De nombreux modèles de villes furent proposés et expérimentés.

(8) Ibid., p.110

En 1930, l'architecte Vladimir Sémiounov élaborer un Schéma directeur pour la ville de Stalingrad dont les principes furent ensuite appliqués dans la majorité des projets urbains de l'Union Soviétique. Dans sa proposition, la ville était composée de quatre nouvelles « cités socialiste » en lien avec les principales zones industrielles. La ville déjà existante regroupait les équipements administratifs et culturels. Les quatre zones résidentielles articulées autour de commerces, de complexes sportifs et d'infrastructures récréatives, étaient ainsi autonomes. Elles se développaient linéairement sur 40 kilomètres, le long de la Volga. Les cités étaient reliées entre elles et au centre-ville grâce à des systèmes de communication modernes <sup>(9)</sup>.

(9) Ibid., p.119

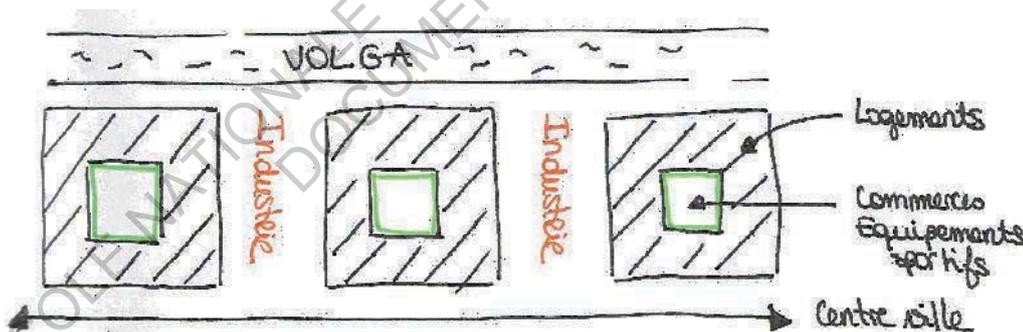


Fig. 6 : Schéma du principe du Schéma directeur de Sémiounov pour Stalingrad.

Ce modèle de composition urbaine donna lieu à partir des années 1950, à un urbanisme basé sur des unités de voisinage appelé aussi des micro-rayons.

## C) L'urbanisme soviétique de la fin des années 50 aux années 70

La fin des années 50 marqua un tournant important dans la fabrication des villes soviétiques. L'urgence des besoins de logements nécessita une augmentation très rapide du nombre de bâtiments. Ainsi pour répondre à cet impératif, les méthodes de conceptions et de construction changèrent radicalement : l'édification des bâtiments s'industrialisa grâce à la préfabrication de panneaux en béton, ce qui entraîna une normalisation des immeubles de logements <sup>(10)</sup>.

(10) IKONNIKOV Andreï,  
L'architecture russe de  
la période soviétique.  
Liège: P. Mardaga,  
1990. p 283

## C.1) La préfabrication

Pour enrayer cette crise du logement, les procédés de fabrication traditionnels n'étant plus assez efficace furent abandonnés au profit de la construction à l'aide d'éléments préfabriqués. La modification des procédés de construction entraîna un changement radical dans l'esthétique des bâtiments qui perdirent toute ornementation. Cette transformation fût possible grâce à un nouvel état d'esprit de plus en plus rationaliste, influencé par la révolution scientifique et technique en cours <sup>(11)</sup>. Ainsi la forme brute des bâtiments constitués en panneaux préfabriqués se justifiait par une rationalité structurelle et une vérité constructive. La préfabrication devint une solution aux problèmes techniques et artistiques <sup>(12)</sup>.

(11) Ibid., p.283

(12) Ibid., p.284

Cependant le système de préfabrication induit une standardisation des éléments. Les dimensions des panneaux et des dalles, ainsi que le positionnement et la taille des baies furent normalisés. Ce manque de souplesse dans les formes entraîna de nombreux problèmes d'adaptation aux différents types de famille.

De plus la conception de ces panneaux relevait d'une négociation entre les ingénieurs et les constructeurs. De ce fait, les bâtiments perdirent en qualité architecturale. Le rôle de l'architecte fût restreint à un assemblage de panneaux sur lesquels il n'avait aucune emprise.

Pour briser la monotonie de tous ces bâtiments semblables, les architectes jouaient sur l'implantation et l'orientation des bâtiments pour créer une diversité. Seulement toujours dans un souci d'efficacité et de productivité, les schémas d'implantations furent répétés et de vastes ensembles résidentiels similaires se développèrent autour de toutes les villes de l'URSS.

## C.2) Les micro-rayons

Les micro-rayons sont des ensembles résidentiels utilisés comme des outils de planification urbaine. Ils sont construits à partir des années 1950 dans l'intérêt d'accueillir un grand nombre d'habitants de manière rapide et efficace. Ces ensembles urbains sont caractérisés par une très forte densité de population. En effet les micro-rayons peuvent regrouper entre 10 000 et 16 000 habitants pour une taille variant de 300 à 700m<sup>2</sup>

Les logements, organisés en tours et en barres d'habitations allant du R+5 au R+9. La superficie des logements a une superficie minimal tant dis que les espaces pu-

blics qui les entourent sont très vastes. Sur ces espaces enherbés ont été aménagés des jeux pour enfant et des petits terrains de sport.

Ces quartiers sont délimités par de larges artères de communication qui les relie au centre ancien de la ville et à la périphérie.

Les micro-rayons sont des entités d'un ensemble urbain plus grand : le gilo-rayon résidentiel, appelé aussi district. Ils comptent entre 30 000 à 50 000 habitants, leur rayon d'accès aux services (centre commerciaux, pharmacie, centre culturel, collège, lycée, bâtiments administratifs et parcs) se situe entre 1 000 et 1 200 m.

Le gilo-rayon résidentiel appartient à un ensemble encore plus vaste : le gilo-rayon urbain, qui peut compter entre 100 000 et 1 000 000 d'habitants. On y trouve des services utilisés sur une base hebdomadaire ou mensuelle soit des bâtiments publics et administratifs, des centres médicaux et des terminaux de transport (gare).



Fig. 7 : Les échelles de la planification des villes de l'URSS

Source : CRAB 2016

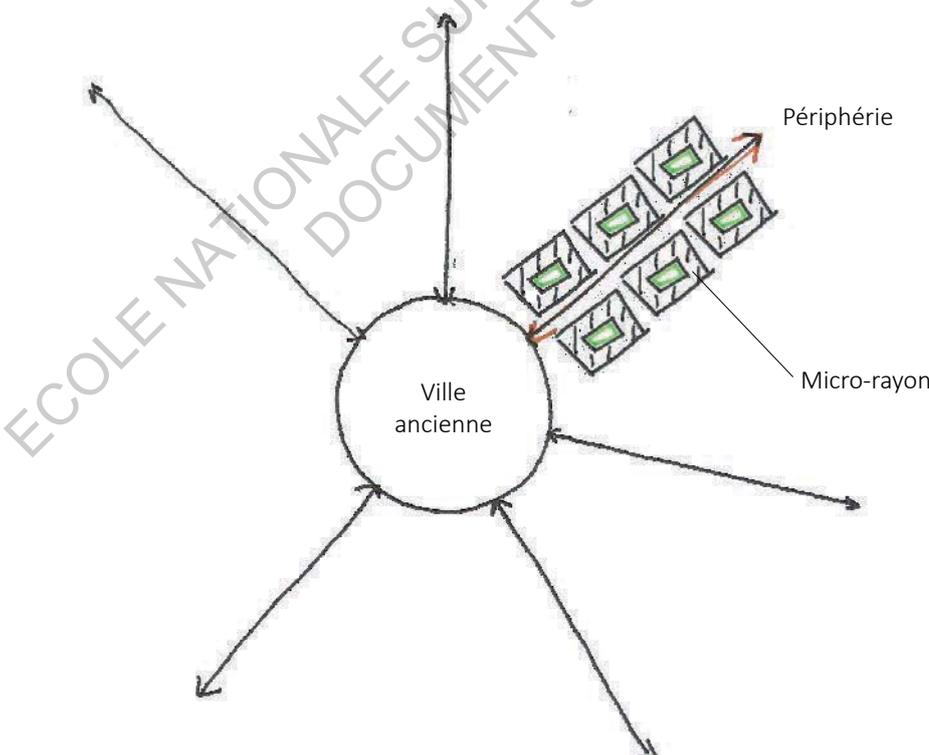


Fig. 8 : Schéma du développement radio-concentrique des villes de l'URSS à l'aide des micro-rayon.

I.3- La ville de Varna

A) La Bulgarie et Varna

La Bulgarie est un pays d'Europe du Sud-Est, situé dans la péninsule balkanique. Elle a été intégrée à l' Union européenne en 2007. Ce pays, à la limite entre l'Europe et l'Asie, est bordé par la Mer Noire. Actuellement, sa position lui permet d'être un carrefour commercial. Elle possède de nombreuses liaisons maritimes avec les pays qui entourent de la Mer de Noire et la Méditerranée. Des routes relient le pays au reste de l'Europe ce qui permet aux flux de marchandises d'être facilement acheminés. De nombreuses liaisons aériennes ont permis de développer une activité touristique, en particulier sur le littoral de la Mer Noire.



Fig. 9 : Les influences commerciales

Source : CRAB 2016

A l'articulation entre l'Orient et l'Occident, la Bulgarie occupe une position stratégique et elle a toujours été un objet de convoitise pour ses voisins. Le territoire de la Bulgarie a tour à tour été occupé par les peuples thraces, grecs, ottoman et plus récemment par l'URSS. Cette succession de cultures a profondément marqué le pays, ses traditions et ses villes. A la fin de la domination soviétique, la Bulgarie s'est ouverte à l'Europe de l'Ouest. Cette nouvelle influence est visible dans les nouveaux bâtiments et en particulier dans l'intérêt porté au tourisme.



Fig. 10: Les influences culturelles

Source : CRAB 2016

La ville de Varna est située à l'Est du pays, au bord de la mer Noire. C'est la troisième ville la plus importante de Bulgarie, après Sofia, la capitale et Plovdiv, élue pour être capitale de la culture en 2019. Varna est quant à elle la capitale maritime de la Bulgarie : Varna est un port de commerce. Sa position lui permet d'avoir une place stratégique, la ville est proche d'Istanbul, du détroit du Bosphore, de la Mer Égée et, plus loin de la Mer Méditerranée et de l'Océan Atlantique. Cette proximité des voies et étendues maritimes permet aux armateurs de Varna de prétendre à des liens commerciaux à l'échelle internationale. L'eau est une ressource très importante pour le développement économique de la ville.

#### B ) Paysage et géographie

Avant de s'intéresser à la manière dont la ville s'est fabriquée, je propose de comprendre le contexte géographique qui a influencé son développement.



Fig. 11 : Les entités géographiques

Source : CRAB 2016

Varna est une ville côtière au relief particulièrement accidenté. Elle est bordée par la mer Noire à l'Est et traversée par un lac artificiel. L'étude de sa topographie a permis de dégager trois entités principales qui composent le territoire et façonnent son paysage.

Les zones à proximité de la mer et autour du lac, sont caractérisées par une topographie faiblement accidentée et globalement basse. C'est dans cette plaine que la ville s'est essentiellement développée, et notamment au Nord du lac. Au Sud, la zone marécageuse a été asséchée tardivement pour permettre à la ville de s'étendre. A l'Ouest de cette plaine des plages et un jardin maritime s'insèrent entre le littoral Nord et le centre historique. A l'Est, principalement au nord du lac, des champs agricoles et des vergers s'étendent, à proximité des axes majeurs de circulation automobile.

Cette partie de ville relativement plate s'inscrit entre des coteaux au relief

accidenté au Nord et au Sud. Ceux du Nord sont essentiellement couverts de forêts. A l'Ouest une activité viticole s'est développée, cependant elle se fait grignoter petit à petit par la ville grandissante. A l'Est, des entités potagères sont à relever.

Au-delà des coteaux, de larges plateaux, culminants à 350mètres, surplombent la ville. Ils sont utilisés pour des activités agricoles complétant les champs en contrebas.

Il est intéressant de noter que le pâturage ne semble pas être une activité principale dans la région, puisqu'il existe en effet peu de prairies aux alentours de Varna.

### C.) Développement de la ville

Les origines de la ville de Varna remontent au VI<sup>ème</sup> millénaire av. JC. Des fouilles archéologiques ont révélé la présence d'une civilisation avancée à proximité de l'actuelle Varna.

Les bâtiments les plus anciens dans la ville sont les thermes romains situés au cœur de celle-ci érigés au Ve siècle av. JC. Bien que la ville existe depuis l'Antiquité, les cartes nous ayant permis de retracer son histoire remontent au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Varna n'était encore qu'une petite forteresse entourée de marécages et ruisseaux qui marquaient les limites de la ville.

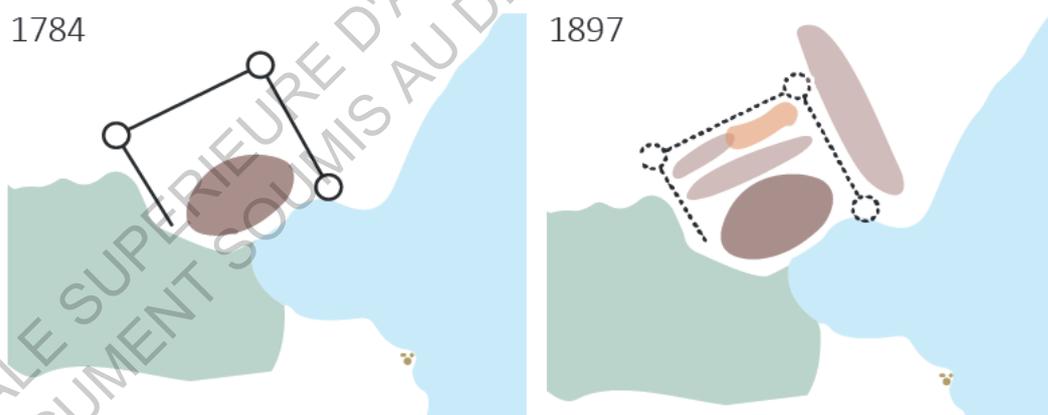


Fig. 12 : Varna en 1784

Source : CRAB 2016

Fig. 13 : Varna en 1897

Source : CRAB 2016

Varna connaît un véritable essor à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> et se dote d'infrastructures qui favorisent son développement : Le port, le canal reliant la Mer Noire au Lac de Varna et la gare sont construits simultanément dans la première décennie du siècle. Les marécages qui freinaient jusque-là l'extension de la ville vers le Sud ont été asséchés pour lui permettre d'investir ces terres.

La ville s'est agrandie en suivant deux éléments. Les voies de circulation importantes ont guidé son développement selon un axe Sud Est- Nord-Ouest. Et des aménagements sont venus border le littoral pour former une bande végétale protectrice permettant de conserver la qualité du paysage des côtes, dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle.

D'autre part le cœur de ville se densifie, les îlots se trouvent souvent remaniés. Tant dis que parallèlement en périphérie l'on voit apparaître plusieurs unités d'habitat diffus. La ville s'étend depuis son cœur bâti vers des périphéries paysagères ou agricoles.

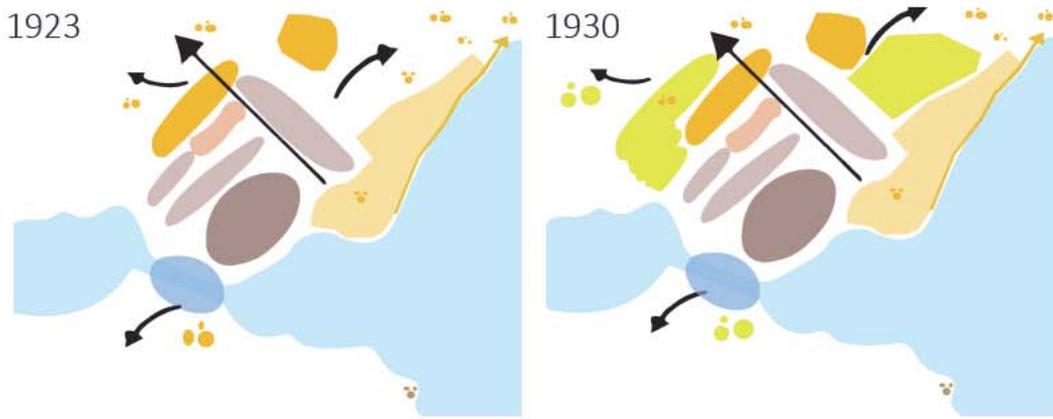


Fig. 14 : Varna en 1923

Source : CRAB 2016

Fig. 15 : Varna en 1930

Source : CRAB 2016

Après la Seconde Guerre mondiale, la Bulgarie est annexée par l'URSS jusqu'en 1989. C'est durant cette période que Varna, comme les autres villes de Bulgarie, connaît sa croissance la plus forte. Le développement industriel induit un fort étalement de la ville : la diversité des infrastructures mise en place nécessite de plus en plus d'espace et l'exode rural grandissant, la population de la ville augmente de manière très importante, ce qui nécessite de plus en plus de logements.

De nombreux migrants arrivèrent à Varna à cette époque, ils s'installèrent en périphérie du centre-ville dans des quartiers qu'ils ont construit en quelques nuits appelés « quartiers champignons ». Pour pallier à cette crise, la Bulgarie commença à planifier son territoire en corrélation avec son activité économique. En 1958, à Varna, un plan d'urbanisme, sur 20 ans, a été créé dont l'objectif était d'améliorer le niveau de vie des habitants. En 1961, un décret fixe le mode de production des nouveaux quartiers : la ville doit être construite de manière prioritaire par des complexes d'habitations organisés sous la forme de micro-rayon et de gilo-rayon.



Fig. 16 : Varna en 1956

Source : CRAB 2016

Fig. 17 : Varna en 1983

Source : CRAB 2016

Les années 80 sont marquées par une démographie nationale en légère baisse, impactée par des flux de populations importants (internes au pays rural-urbain, urbain-urbain...). L'urbanisation de grande envergure entamée 30 ans auparavant n'a plus raison d'être. La ville continue de s'étendre sur les coteaux avec des quartiers résidentiels ainsi que sur la côte, dont la vocation est plus touristique.



Fig. 18 : Varna en 1991  
Source : CRAB 2016

L'entrée de la Bulgarie dans l'Union Européenne en 2007 a été le déclencheur d'un développement plus moderne de la ville. Les objectifs du masterplans sont ambitieux. Les grands lignes d'action sont les suivantes : le développement du centre ancien et d'un centre d'affaire culturel et sportif en lien avec le port ; le déplacement des activités de fret vers l'Ouest pour renforcer l'activité déjà présente autour du lac de Varna ; la réflexion des quartiers comme des micro-rayons, avec de petits collectifs au Nord et du logement résidentiel et de standing à l'Est ; la structuration de la ville par le développement de ses axes routiers principaux et leur mise en valeur fonctionnelle et paysagère ; des stratégies de protection du paysage forestier, littoral et une politique de préservation du centre ancien.

#### D) Organisation administrative de la ville

La commune de Varna compte la municipalité de Varna ainsi que 5 autres villages : Kaménar, Konstantivono, Topoli, Kazachko, et Zvézditsa. La municipalité de Varna est elle-même divisée en 5 districts : Odessos, Asparuhovo, Vladislavovo, Mladost, et Primorski. Les districts relèvent d'un découpage administratif de la ville et ont une certaine indépendance vis-à-vis de celle-ci : les habitants élisent un maire pour la ville de Varna, mais également un maire pour leur district.

Le district d'Odessos est situé au centre de la ville : c'est le plus petit des 5 districts. Sa population est de 82 784 habitants. Ce district correspond au cœur historique de la ville. On y trouve plusieurs écoles, une université, des hôpitaux ainsi

que divers équipements culturels : musées, opéra, théâtres. C'est également dans ce district que sont concentrées les différentes institutions régionales.

Le district d'Asparuhovo est situé au Sud de Varna : c'est le plus grand district de Varna et de la Bulgarie en terme de superficie, mais c'est aussi le moins peuplé avec moins de 30 000 habitants. Autrefois, il y avait des petits villages et des étangs sur ce territoire. Ces derniers ont été asséchés pour le développement de la ville à l'époque de l'essor des industries.

Le district de Vladislavovo est au Nord- Ouest de la ville. Il compte près de 50 000 habitants. Au XIXème siècle, c'était un village de réfugié Thrace. A l'époque communiste, les derniers complexes d'appartements-blocs ont englouti ce village. Dans la partie Nord-Est du quartier, se trouve une zone d'enfouissement de déchets solide appelé « Remise en état des terrains perturbés » par la municipalité de Varna. Cette masse de déchets constitue une menace d'effondrement et de glissement de terrain.

Le district de Mladost est au Nord de la ville, il est composé de 15 quartiers aux visages pluriels. Il comporte 87 000 habitants. Comme le district de Vladislavovo, sa création est liée à l'essor de l'industrie : les grands ensembles présents sur ce district ont été construits pour accueillir la main d'œuvre des industries liées au lac de Varna.

Le district de Primorski est au Nord-Ouest de la ville, c'est le quartier le plus récent de la ville. C'est également le plus peuplé, puisqu'il contient plus 105 000 habitants. Ce quartier est très équipé, on y trouve beaucoup d'école et la quasi-totalité des universités. Une importante partie de l'économie du territoire est due au tourisme engendré par la station balnéaire.

Tous les districts sont à leur tour divisé en quartier, dont l'échelle est proche de celle des micro-rayons de l'époque soviétique.

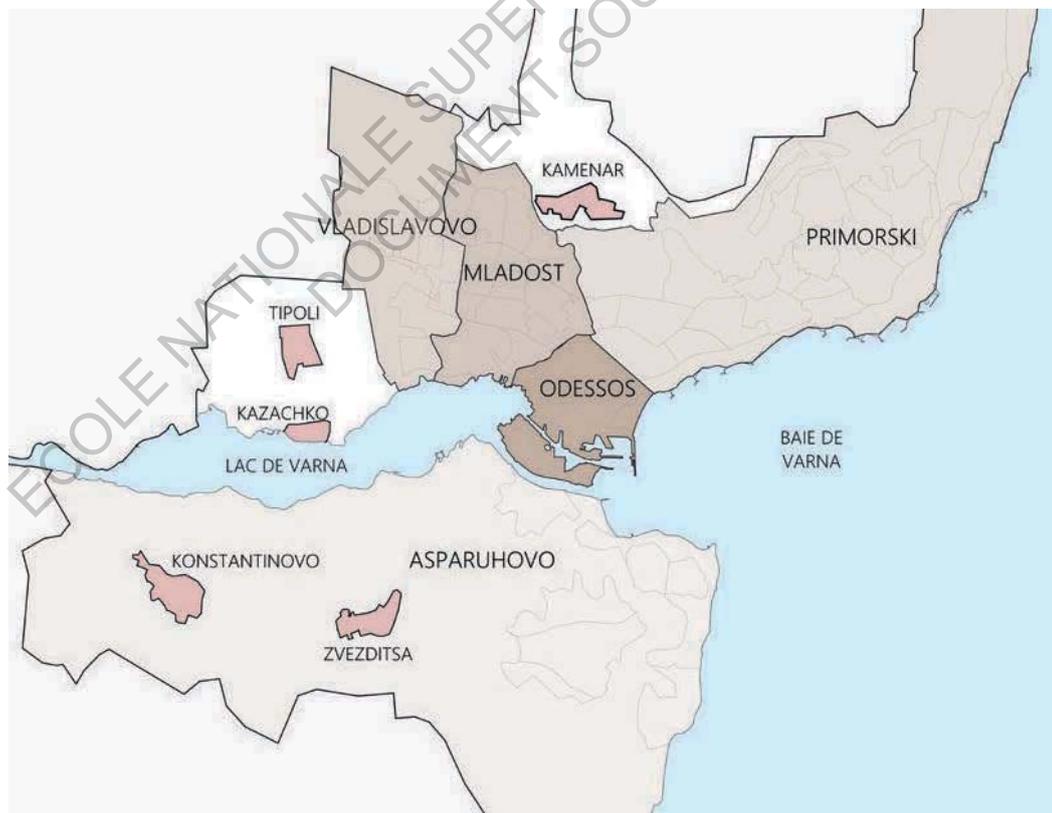


Fig. 19 : Le découpage administratif de Varna  
Source : CRAB 2016

E) Les formes urbaines

Varna est composée de formes urbaines multiples. L'observation de fragments de la ville permet d'en percevoir la grande variété. Afin de choisir les différents échantillons à analyser, nous sommes partis de la partie la plus ancienne de la ville à la plus récente.



Fig. 20 : Tableau des fragments de la ville  
Source : CRAB 2016

Dans le centre ancien de Varna, le quartier grec, les voies forment un système de résilles, qui découpent le quartier en îlots. La variation de leur forme renseigne sur le caractère historique de ce quartier qui a évolué et dont les îlots ont subi des redécoupages. Les voies sont assez larges et permettent un double sens de circulation. Elles sont bordées de trottoirs parfois encombrés par un stationnement sauvage. Ces rues sont très arborées. Les édifices sont principalement implantés en alignement avec la rue. Ce quartier est composé en majeure partie de maisons de villes traditionnelles en R+2 ou R+3 et de petits immeubles plus récents mais au gabarit similaire. En rez-de-chaussée, on trouve quelques commerces épars dans le quartier.

Toujours dans le centre de Varna, mais cette fois dans un quartier résidentiel de la fin du XIXème siècle, la forme spatiale est différente. Les rues forment un quadrillage régulier, une trame orthogonale. Deux des voies orientées Nord-Ouest Sud-Est ont une dimension supérieure et sont à doubles sens. Ce sont les axes principaux de traversée du quartier. Les autres voies constituent un réseau secondaire, destiné à la desserte interne du quartier. Le quadrillage ainsi créé découpe des îlots. Le découpage parcellaire est régulier, allongé, et rectangulaire. Nous pouvons observer différentes implantations des bâtiments selon leurs typologies. Les bâtiments de logement collectifs en R+5 composent le front bâti de la rue. Lorsque ces bâtiments sont positionnés sur les axes principaux, des commerces sont installés en rez-de-chaussée. L'implantation de maisons individuelles n'est pas aussi radicale. Elles peuvent être soit en fond de parcelle, soit en limite de voiries, soit en équerre autour d'une petite cour intérieure.

A Varna, comme dans les villes d'Europe de l'Est qui ont été annexées par l'URSS, on remarque une présence massive de grands ensembles. Ainsi, le quartier de Kaysieva Gradina date de l'époque communiste. Le système de voirie est structuré, il a une unique fonction de desserte du quartier, il n'y a pas de hiérarchisation des rues. Contrairement au centre-ville où nous avons un système d'îlot et de rues, ici le bâti est organisé sous forme de barres d'une dizaine d'étages, appelé appartement-bloc. On trouve de grandes parcelles, qui mesurent près de 150m de long pour 50m de large. Les bâtiments sont implantés en suivant une de ses limites parcellaire, laissant de l'autre côté un vaste espace vert laissé à l'abandon. Au cœur de ce système de barre, un grand parc accueille de petites les commerces nécessaire à l'autonomie du quartier.

Le dernier exemple se situe dans la dernière couronne de la ville, dans le quartier de Salzitsa. C'est un quartier pavillonnaire qui s'est développé sans planification. Les voies ont une forme organique et arborescente, les rues qui traversent les quartiers du Nord au Sud, sont plus importantes que celles qui le traversent de l'Est à l'Ouest, mais dans tout les cas elles n'ont qu'une vocation de desserte. Contrairement aux rues que nous avons étudié auparavant, celle-ci sont laissées à l'état de chemin de terre. Ce quartier n'a qu'une fonction résidentielle. Les maisons sont diffuses sur le territoire ; leur forme varie de la maison massive à plusieurs étages à la cabane.

## I.4- L'espace construit de Mladost II



Fig. 21 : Situation de Mladost

Le quartier de Mladost se situe à l'Est de Varna. Créé en 1974, il est un des premiers gilo-rayons construit à Varna, juste après ceux de Chaika et Levsky au Nord du centre-ville. Deux micro-rayons composaient ce quartier, séparé par un vaste parc. A l'Est le quartier de Mladost I et à l'Ouest celui de Mladost II. Mladost II est avant tout un quartier d'habitation auquel s'ajoute des équipements culturels et sportifs, des commerces, des restaurants, un hôpital. Contrairement aux quartiers de Keysieva Gradina à l'Est et Troshevo à Sud, il n'y a pas de zones industrielles incluse dans le gilo-rayon de Mladost.



Fig. 22 : Gilo-rayon Mladost

#### A) Le réseau viaire

Le quartier de Mladost II est desservi au Nord et au Sud par deux axes routiers majeurs qui relient le centre-ville et l'Est de la ville. Quatre arrêts de bus permettent de connecter le quartier au reste de la ville. A l'Est et à l'Ouest deux routes raccordent l'ancien micro-rayon à celui de Troshevo au Sud et celui de Vazrazhdane au Nord. A l'intérieur de Mladost II, les rues n'ont d'autre vocation que celle de des-

servir les habitations. Seule une voie récente, permet de traverser le quartier, les autres se terminent souvent en impasse ou font des boucles. L'ensemble des voies est goudronné et certaines sont en mauvais état. Elles sont bordées de parkings qui semblent insuffisants au regard des nombreuses zones de stationnement sauvages observées.

Un réseau important de chemins piétons est présent, quelques un ont été aménagés, ils sont pavés comme les trottoirs ou goudronnés, mais un grand nombre d'entre eux est dessinée par le passage des habitants.



Fig. 23 : Schéma du réseau viaire de Mladost II

### B) Les typologies bâties

Le quartier est composé principalement de logements. Ils sont répartis dans des barres et des tours allant du R+5 au R+9. La majorité monte au R+8. Des immeubles plus récent, au quatre angle du quartier s'élève sur 17 niveaux. Les immeubles d'habitations encadrent le cœur du quartier occupé par des équipements sportifs et des écoles.

Il y a plusieurs typologies de barres et de tours mais l'ensemble des immeubles prévus en 1974 sont homogènes : trois forme d'assemblage d'un même module ont été répétées sur l'ensemble du quartier. Il présente deux faces. La façade principale est orientée sur la rue. Une travée centrale est destinée à la circulation dans le bâtiment (escaliers et paliers). De part et d'autre, deux travées de balcons sont avancées sur le rue. Ces balcons sont le support d'appropriations de la part des habitants, qui les ont souvent fermés pour agrandir leur logement. Au pied de cette façade, des parterres aux dimensions variables ont été plantés d'arbres.

La façade arrière, composée de balcons qui sont également aménagés par les habitants, est orientée sur un grand espace enherbé et arboré, dans lequel des terrains de sport et des jeux pour enfants ont été installés.

Cette uniformité s'explique par le procédé constructif. Les bâtiments sont tous composés de panneaux préfabriqués, fabriqués par une usine de Varna.

-  Bâtiments à une entrée
-  Bâtiments courts à deux entrées
-  Bâtiments longs à deux entrées
-  Bâtiments à trois entrées
-  Typologie d'angle et/ou inconnue



Fig. 24 : Schéma des typologies des barres de logements

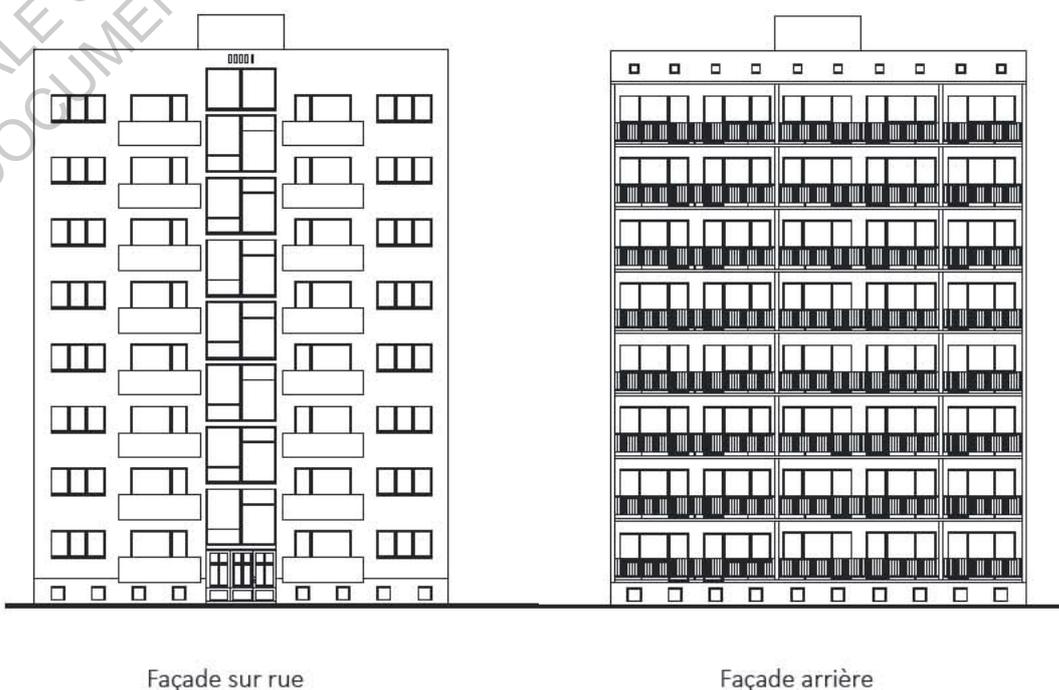
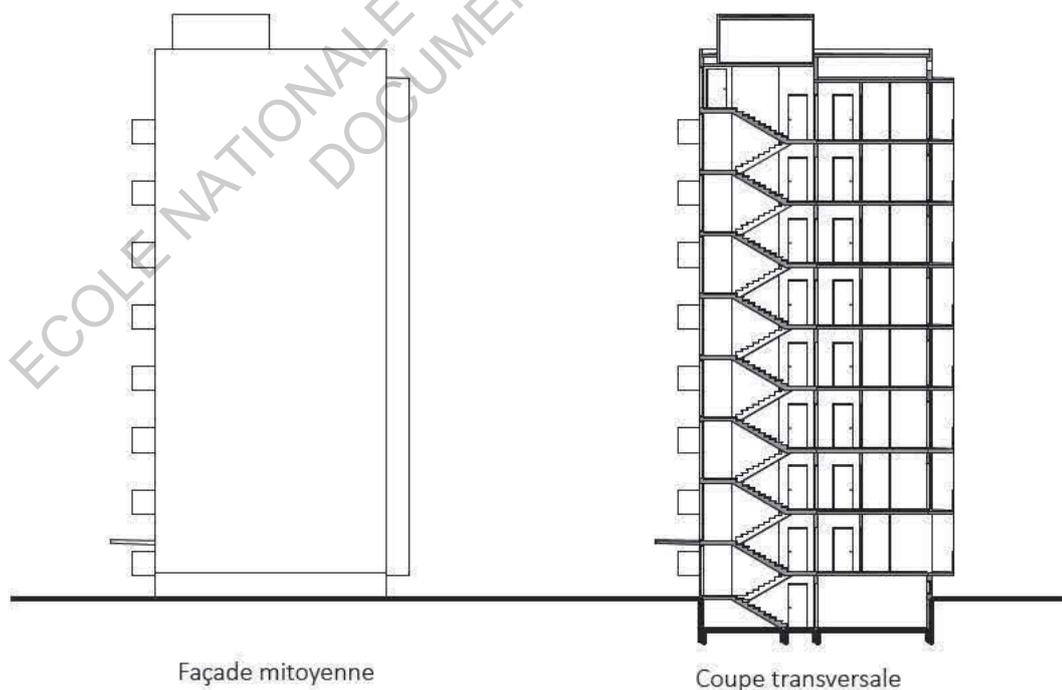


Fig. 25 : Barre type à une entrée en R+8



Fig. 26 : Schéma des hauteurs



Façade mitoyenne

Coupe transversale

### C) Les équipements

Le centre du quartier est destiné aux équipements, on y trouve un ensemble sportifs avec une patinoire, une école maternelle, une école primaire et un collège. C'est également le lieu d'implantation d'un petit hôpital. Tous ces équipements sont desservis par la voie centrale du quartier. Implanté ainsi cette zone d'équipement scinde le quartier en deux.

De nombreux petits commerces sont présents dans le quartier. Au Sud, ils sont regroupés autour d'une voie pénétrante le quartier. Au Nord ils forment un petit ensemble proche des équipements sportifs. Quelques un sont installés au rez-de-chaussé des immeubles de logement. Au Sud-Ouest du quartier, on trouve une petite zone commerciale avec trois chaînes de grand magasins représentés comme Mr. Bricolage.

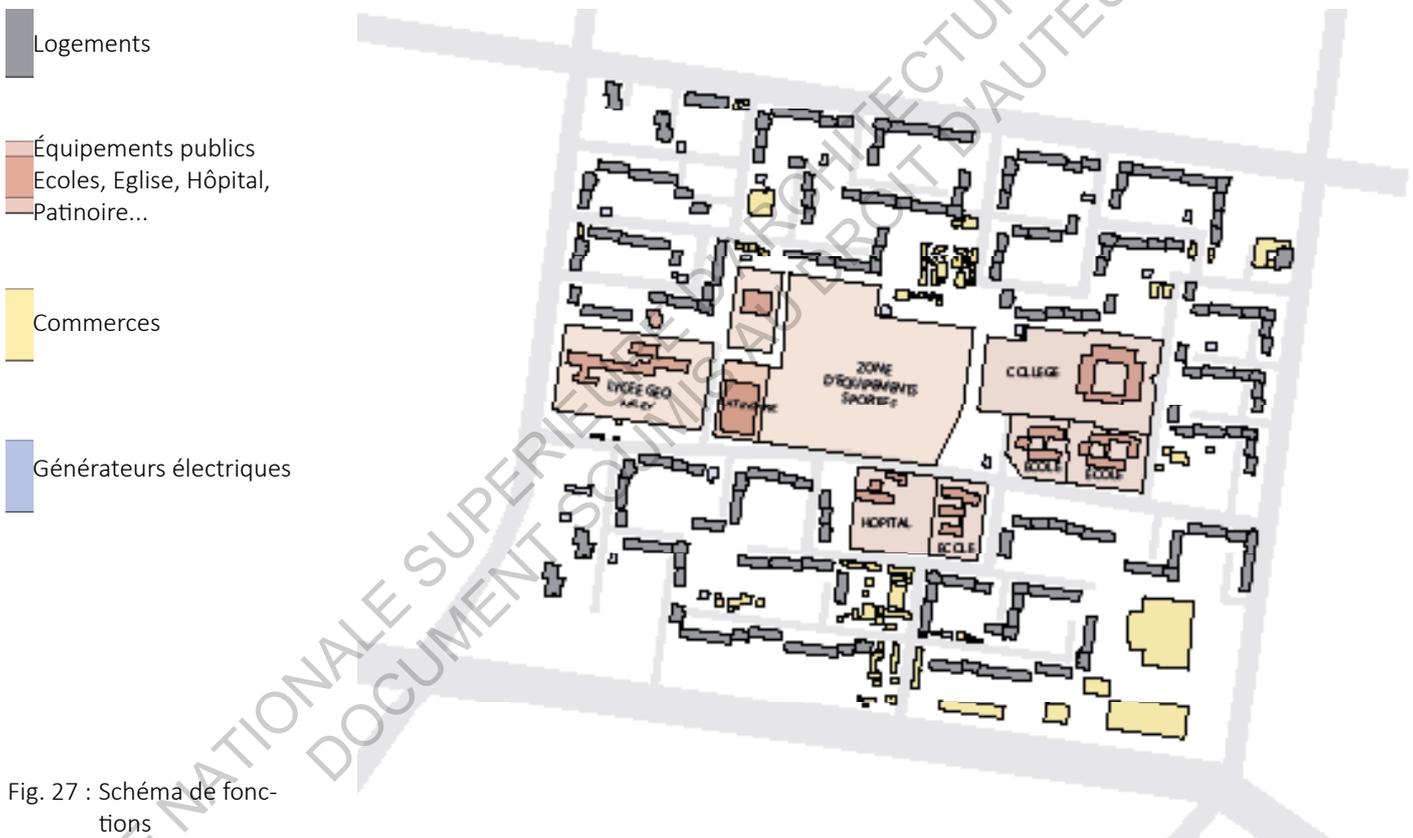


Fig. 27 : Schéma de fonctions

La ville construite suivant une conception planifiée offre un « déjà-là » chargé d'intentions, imposant un mode de vie en accord avec la politique et la société mis en place lors de sa conception. Ce constat soulève cependant un questionnement : comment aujourd'hui les habitants se reconnaissent-ils dans une ville construite de manière rigide, suivant des valeurs qui ne sont plus d'actualité et qu'il est difficile de faire évoluer ?

II.1- Habiter

A) Projeter sa vision du monde

Lorsque que j'ai voulu à définir ce qu'était la notion d'habiter, j'ai d'abord fait des recherches dans plusieurs dictionnaires. Le site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexical, le CNRTL, indique qu'habiter c'est « *occuper habituellement un lieu* »<sup>(1)</sup>. Dans le Larousse, habiter se définit par le fait « *avoir son domicile quelque part, y résider de manière relativement permanente, y vivre* »<sup>(2)</sup>. D'après ses brèves définitions, j'en ai déduit qu'habiter comprend différentes actions liées à un espace. Pour préciser ces actions, la sociologue, spécialiste des questions de l'habitat et de l'urbain, Francine Dansereau, explique dans un article que ce sont « *des usages, des gestes et des façons de faire qui, pour les chercheurs, constituent des modes d'appropriations de l'espace* »<sup>(3)</sup>. C'est à dire qu'habiter, serait l'action d' adapter un espace pour qu'il corresponde à la personne qui y vit. L'adaptation est, entre autres, une nécessité de répondre à des besoins de confort. Mais, penser que les transformations sont seulement une solution à des problèmes d'ordre matériel, ce serait considérer que les hommes vivent dans un monde seulement physique et oublier sa dimension sensible. Alors adapter l'espace est aussi et surtout une manière de l'ajuster à sa vision du monde, l'arranger pour qu'il corresponde à sa manière de le vivre. En habitant, les hommes construisent leur identité individuelle, en modifiant l'espace, ils expriment leur rapport au monde et de cette manière, ils affirment leur participation à la société.<sup>(4)</sup>

Aussi pour comprendre ce qui motive les habitants à s'approprier les espaces, il m'a paru nécessaire de comprendre comment leur vision du monde se forme, d'une manière générale.

B) Des représentations à la mémoire

Notre compréhension de notre environnement se fait grâce à nos sens. Ces derniers envoient des informations à notre cerveau qui les analyse par un système complexe et inconscient et les interprète. Cette interprétation est nourrie par nos connaissances, nos émotions et nos souvenirs<sup>(5)</sup>. Alors, lorsque nous prenons conscience d'un objet, les informations objectivent envoyées par nos sens sont altérées par différents filtres inconscients. Ainsi la perception d'un objet est le résultat de choix ou comme le dit Alain Berthoz<sup>(6)</sup> « *la perception d'une forme ou d'un objet n'est jamais passive, elle est toujours décision* ». Il illustre ce phénomène par l' exemple suivant: « *Vous décidez que ce que vous voyez est un chien derrière un arbre et non pas deux morceaux de chien* ». Ce que nous choisissons de retenir d'une situation, d'un objet n'est donc qu'une représentation de ce que nous voyons. Cette représentation mentale se manifeste sous la forme d'une image, qui est la façon dont l'objet apparaît à la conscience<sup>(7)</sup>. C'est pourquoi nous ne connaissons le monde qu'à travers les images que nous nous en faisons.

(1) <http://cnrtl.fr/definition/habiter>

(2) <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/habiter/38780?q=Habiter#38710>

(3) Francine Dansereau, « Les pratiques d'habiter. Une clé pour la compréhension des dynamiques de changement socio-culturel. » dans l'ouvrage de DEBOULET Agnès et JOLE Michèle. *Les mondes urbains: le parcours engagé de Françoise Navez-Bouchanine*. p36

(4) Valérie Lebois, « Habitants et architectes : des créateurs d'images », *Labyrinthe* p1

(5) Alain Berthoz, *Carnet de recherche, Science et Design*. p2

(6) Ibid., p2

(7) AUMONT Jacques. *L' image*. 2. Armand Colin cinéma. Paris, 2008. p59

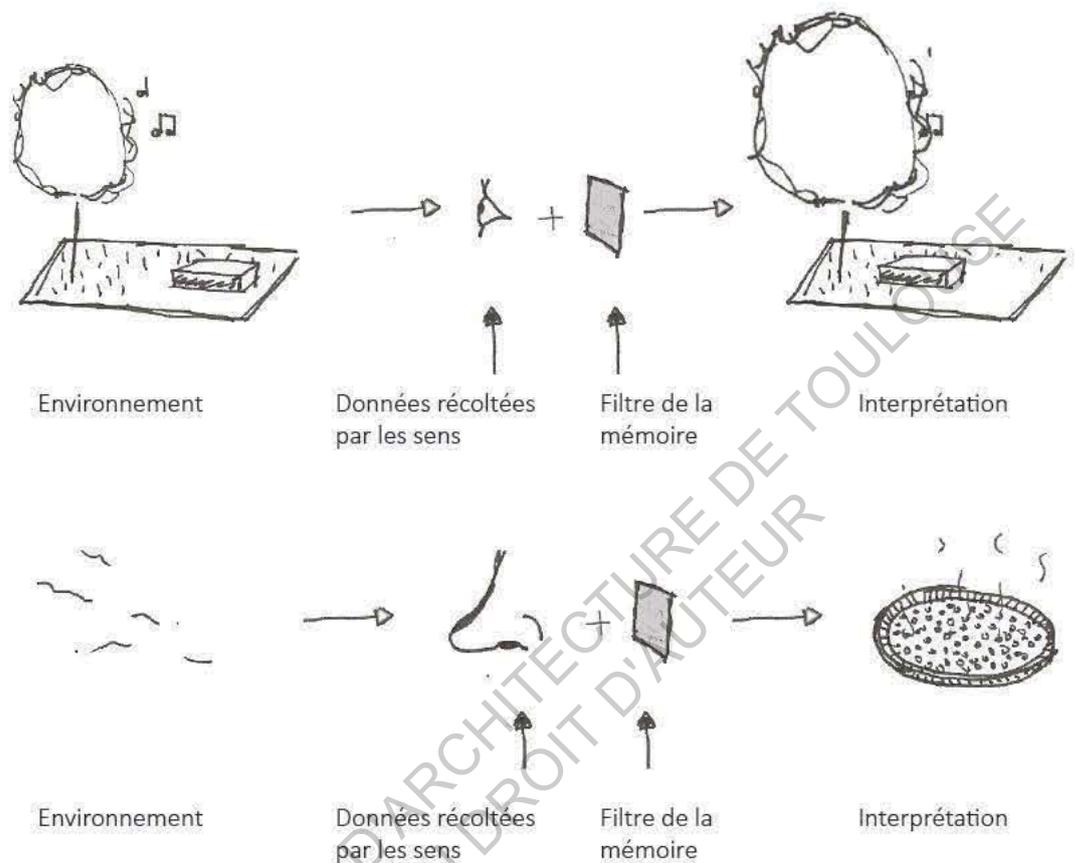


Fig. 28 : Schéma du processus perceptif

Dès lors que nous en prenons conscience, nos expériences perceptives, transformées en représentations mentales, sont stockées dans la mémoire et deviennent des souvenirs. Aussi la mémoire d'un individu est-elle constituée de l'ensemble des représentations de son environnement physique et social <sup>(8)</sup>. Il me semble important de noter ici que cette mémoire est le résultat d'un processus propre à chaque individu et qu'il est indissociable de la vie qu'il a menée, c'est à dire de ses expériences, de ses rencontres et du ou des milieux dans lequel il a évolué, c'est ce que Joël Candau appelle une « *emprunte singulière* » <sup>(9)</sup>.

(8) CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p10

(9) Ibid., p10

Ainsi en considérant que les représentations sont le résultat d'interprétations influencées par la mémoire, qui est propre à chacun, je me trouve à penser qu'il existe autant de manière d'habiter que d'individus.

(10) Ibid., p11

Une fois les représentations stockées sous la forme de souvenirs, elles continuent d'être modifiées. D'un point de vue biologique, les souvenirs appelés aussi traces mnésiques peuvent être considérés comme des « *connexions renforcées entre deux ou plusieurs neurones* » <sup>(10)</sup>. Il existe un processus qui permet de fortifier ses connexions ou de les affaiblir.

La mémoire n'est donc pas un système de stockage passif, elle évolue sans cesse. Ce qui permet d'en déduire que les représentations mentales sont elles aussi évolutives.

Ainsi, en transformant l'espace, les individus modifient les représentations qui lui sont attachées.

## II.2- Les espaces de «l'habiter»

## A) L'habitat

En biologie, l'habitat est défini comme un espace qui offre des conditions qui conviennent à la vie et au développement d'une espèce <sup>(11)</sup>. Il rassemble les ressources naturelles suffisantes pour permettre à une population de vivre et de se reproduire normalement. En transposant cette définition à l'habitat des hommes, il apparaît que les espaces de l'habiter ne s'arrêtaient pas au niveau du logement. Ils se situent à différentes échelles, et de ce fait induisent des modes d'habiter propre à chacune. Ces échelles sont également caractérisées différents niveaux de cohabitation entre les usagers <sup>(12)</sup>.

(11) <http://cnrtl.fr/definition/habitat>

(12) Francine Dansereau, «Les pratiques d'habiter. Une clé pour la compréhension des dynamiques de changement socio-culturel.» dans l'ouvrage de DEBOULET Agnès et JOLE Michèle. *Les mondes urbains: le parcours engagé* de Françoise Navez-Bouchanine. p39

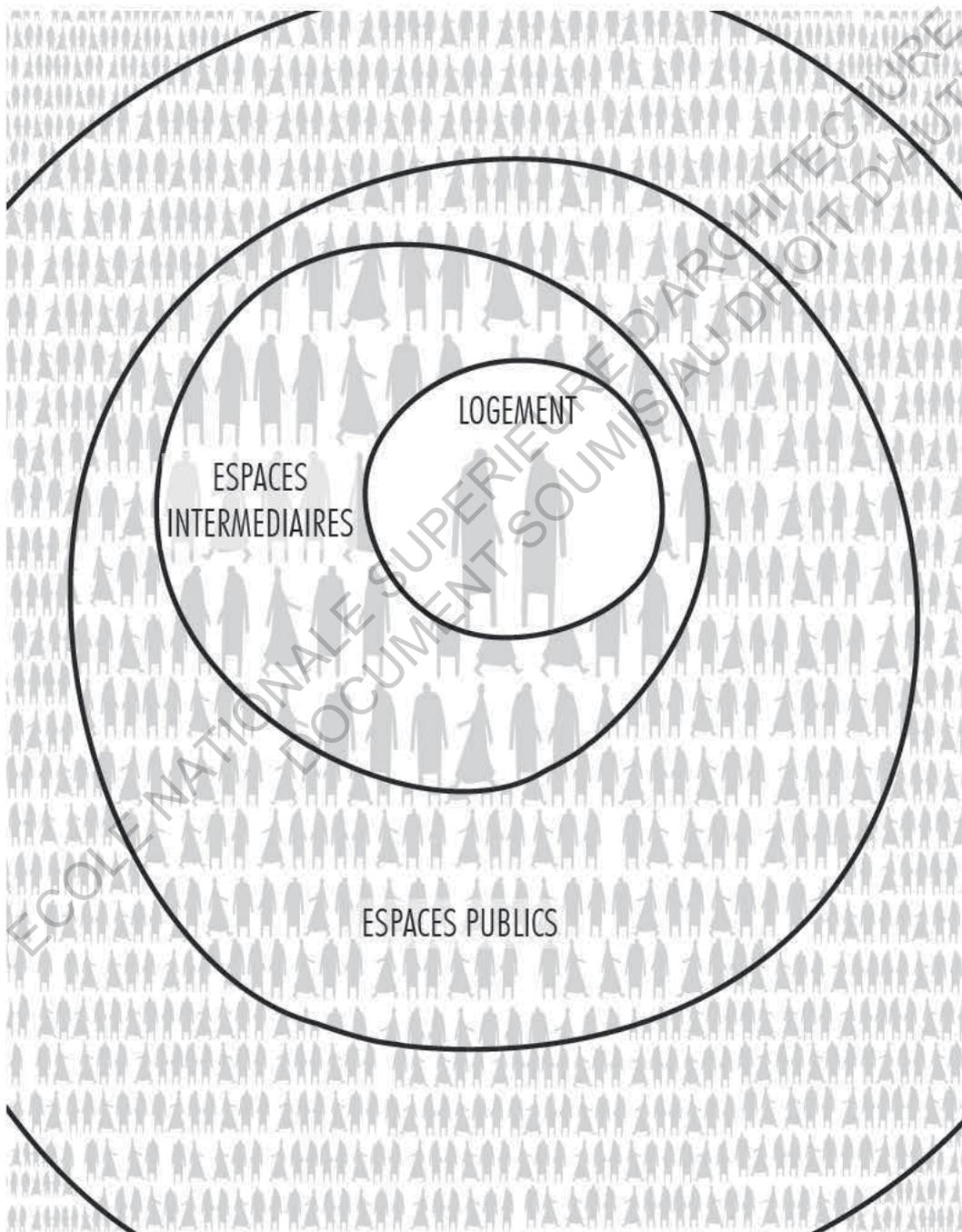


Fig. 29 : Décomposition par seuil des échelles de la ville

L'échelle la plus petite est celle du logement qui regroupe, habituellement, les membres d'une même famille. La plus grande est celle de la ville et des espaces publics comme les places, les avenues ou les parcs, au sens où ces endroits regroupent un ensemble d'usagers qui peuvent venir de la ville entière.

Entre les deux, s'inscrit une échelle intermédiaire plus complexe à définir, car les espaces qu'elle comprend, varient en fonction de l'utilisation des individus et de la configuration spatiale. Je qualifie ces espaces de semi-publics, en considérant que les usagers quotidiens sont les personnes dont le logement est directement lié à ces espaces. Par exemple dans un quartier de centre-ville, les espaces de cette échelle intermédiaire comprennent les paliers, les cages d'escaliers et les cours intérieures, car la rue est un espace public, au sens où je l'ai défini précédemment. L'espace est ici partagé par un petit groupe de personnes, le voisinage proche. Par contre dans un quartier comme celui de Mladost II, les espaces intermédiaires sont plus nombreux : s'ajoutent à ceux présents en centre-ville, les trottoirs aux pieds des immeubles et les espaces entre les barres. Dans ce cas il y a une hiérarchie entre les groupes d'individus : le voisinage proche partage la cage d'escalier, les habitants d'immeubles mitoyens partagent le trottoir qui le borde et les habitants d'un groupe de barre cohabitent dans les espaces entre celles-ci.

#### B) Cohabiter

(13) <http://cnrtl.fr/definition/cohabiter>

Cohabiter signifie habiter ensemble <sup>(13)</sup>. Or, la notion d'habiter correspond à une projection de ses propres représentations sur l'espace et qu'il existait autant de manière d'habiter que d'individu. Pour tenter de définir la cohabitation je propose de réinterroger la notion mémoire, à partir de laquelle se forment et se transforment les représentations.

##### B.1 ) La mémoire collective

(14) Citation de Steven Rose dans *La Mémoire. Des molécules à l'esprit* utilisée par CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p46

Les hommes sont « *des êtres profondément sociaux, interagissant continuellement avec le monde externe des choses et des gens* » <sup>(14)</sup>, ainsi même si les mémoires, c'est à dire l'ensemble des représentations, sont individuelles « elles sont néanmoins structurées [...] par la nature collective, sociale de notre mode de vie d'être humains ». Cette structure commune aux hommes qui évoluent dans un même monde physique et social est couramment appelé mémoire collective. Je préférerais alors parler de mémoire commune, c'est à dire que les objets sur lesquelles s'appuient les représentations individuelles sont les mêmes pour un groupe d'individu.

##### B.2) Le commun et le partagé

Pour ces personnes les représentations et les mémoires peuvent être qualifiées de « communes » et de « partagées ». Ce qui est désigné comme commun est la reconnaissance de l'existence de l'objet. Ce qui est partagé est la manière de voir l'objet. Le terme objet comprend tout ce qui peut-être un support pour la

création de représentations, soit tout ce qui compose le monde qu'il soit physique ou seulement sensible, tel que l'espace, « *les êtres animés, leurs comportements et leurs productions* »<sup>(15)</sup>.

Ces objets communs sont donc les supports à partir de laquelle la mémoire commune peut se construire. Joël Candau les qualifie de sociotransmetteurs : « *métaphoriquement, les sociaux transmetteurs remplissent entre individus la même fonction que les neurotransmetteurs [...] entre les neurones : ils favorisent les connexions* »<sup>(16)</sup>.

(15) CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p52

(16) Ibid., p52

### B.3) Le rôle de l'espace

L'espace construit est un des supports les plus importants de la mémoire car il a cette particularité d'être stable, les changements s'y font, normalement, progressivement. En effet même s'il y a des changements notables dans un groupe, l'espace dans lequel il s'inscrit est adapté aux nouvelles représentations<sup>(17)</sup> mais il n'est jamais détruit, sauf si il y a une volonté d'effacer la mémoire qui y est inscrite. Prenons par exemple les grands ensembles français, pour enrayer la délinquance, la prostitution et les trafics de drogues qui peuvent se dérouler dans un bâtiment, l'immeuble est rasé. Cet acte, un peu désespéré est représentatif d'une volonté d'oubli. Le support sur lequel le groupe avait bâti ses relations est détruit et donc les représentations de chacun perdent leur structure.

(17) HALBWACHS Maurice. La mémoire collective. Nouv. éd. rev. et augm. Bibliothèque de l'évolution de l'humanité. Paris: A. Michel, 1997. p132

Par conséquent l'espace joue un rôle primordiale : il est « *un vaste système mnémotique pour la fixation des idéaux et l'histoire d'un groupe* »<sup>(18)</sup>. Ainsi lorsqu'un espace est habité par un groupe il est nécessairement transformé par celui-ci : « *le lieu a reçu l'emprunte du groupe et réciproquement* »<sup>(19)</sup> Le groupe, et donc chaque individu, est influencé par l'espace qui l'entoure et l'influence à son tour.

(18) Valérie Lebois, « Habitants et architectes : des créateurs d'images », *Labyrinthe* p1

Ainsi l'espace habité par un groupe est le résultat d'une mémoire commune à l'ensemble des individus et devient ainsi le support des représentations individuelles. Dès lors, pour cohabiter, il faut se reconnaître dans un socle commun et entamer des négociations pour comprendre les représentations communes qui permettront à chacun de se retrouver dans l'espace.

(19) HALBWACHS Maurice. La mémoire collective. Nouv. éd. rev. et augm. Bibliothèque de l'évolution de l'humanité. Paris: A. Michel, 1997. p132

II.3- Les transformations du cadre spatial de Mladost II

A) Protocole d'observation du terrain

La première étape de mon étude du terrain, consistait à relever les interventions des habitants, qui étaient en lien avec les espaces publics du quartier. Durant cette première observation, j'ai été surprise de voir qu'elles étaient beaucoup plus nombreuses que ce que j'avais imaginé. Lorsque j'avais émis l'hypothèse que ses interventions pouvaient devenir des points de repères pour les autres habitants, je ne pensais pas qu'il y en aurait autour de chaque immeuble. Ainsi ces interventions que je pensais être anecdotiques, se sont révélées être un système présent dans tout le quartier. J'ai alors du adapter le travail que j'avais prévu d'y mener.

A l'échelle du quartier, elles ont fait l'objet d'un relevé sur un plan de l'ensemble du quartier. J'ai pu noter une multitude de bancs, de tables, de parterres fleuris, des jardins, un barbecue et une cabane, ainsi diverses utilisations des dessous de balcons.

Pour pouvoir les étudier, je les ai classés selon leur position dans l'espace. J'ai ainsi distingué trois types de lieux où les habitants sont intervenus : sur les trottoirs face à l'entrée des bâtiments, à l'arrière des barres et sur les espaces verts entre les immeubles. (Figure X : Coupe schématique d'un îlot). Chacun de ces lieux est le support d'un type d'interventions. Ainsi à l'arrière des barres, se trouve des jardins, devant les entrées les parterres sont fleuris et des bancs sont installés, et sur un les espaces enherbé, j'ai pu relever une cabane et un barbecue.



Fig. 30 : Coupe schématique d'un coeur de barres type - Interventions

J'ai choisi de relever plus précisément trois types de situations et leurs interventions pour comprendre plus précisément comment elles ont été faites.



Fig. 31 : Plan de l'espace transformé de Mladost II  
Ech : 1/4000

#### B) A l'arrière des barres

J'ai pu relever une vingtaine de jardins à l'arrière des barres. Ils sont de tailles variables et souvent clôturés.

Le jardin étudié est situé à l'arrière d'un bâtiment à l'Ouest du quartier. Il est délimité par des cheminements piétons. Un écriteau, accroché à un arbre, indique qu'il a gagné la seconde place d'un concours de jardin. C'est un des plus grands et des plus denses de Mladost II.

Ce jardin est l'œuvre d'une femme. Elle y travaille presque tous les weekends depuis 15 ans. Elle y a planté plus de 180 espèces de fleurs. Une partie de ses plantes lui ont été offertes, tandis que d'autres espèces, sont ramassées un peu partout au fil de ses promenades et de ses rencontres. Une fois, c'est un ami à elle, qui travaille dans une jardinerie, qui lui en a donné, car elles étaient devenues trop grandes pour être vendues et qu'elles allaient être jetées.

Le jardin est composé de deux parties. La première est structurée par un étendoir à linge, qui n'est plus utilisé aujourd'hui et par des dalles qui divisent le sol. La seconde, plus grande, est beaucoup plus libre. Pour le parcourir, il faut chercher les pas que l'habitante a disséminé au milieu des plantes colorées. Ces pas sont des bouts de carreaux, des pierres, des morceaux de dalles, que la dame a récupéré dans le quartier, lors de travaux de rénovation chez ses voisins ou qui étaient déjà présents sous la terre du jardin. Des petits arbustes bordent l'ensemble du jardin et le protègent des piétons.



Fig. 32 : Les anciens étendoir et les dalles qui organisent le jardin



Fig. 33 : Les pas disséminés

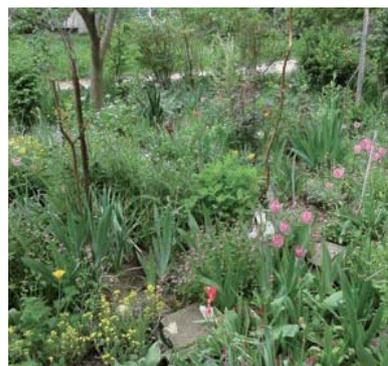


Fig. 34 : Vue sur le jardin



Fig. 35 : Vue d'ensemble du jardin



Fig. 36 : Plan du jardin  
Ech : 1/100

#### C) A l'avant des barres

Devant la quasi-totalité des barres, entre le bâtiment et la rue-parking, des parterres bordent l'entrée des immeubles. Leurs dimensions dépendent de la taille du trottoir. Beaucoup d'entre-eux sont aménagés : ils sont ornés de fleurs disposées de manière plus ou moins dense tandis que les bordures sont faites en matériaux récupérés. Certains accueillent des bancs ou des tables.

Le site que j'ai choisi de relever est le support de multiples interventions : aménagement des parterres de différentes manières, installation de bancs, utilisations diverses des RDC sous les balcons et création d'une petite passerelle au niveau d'une entrée.

##### C.1) Les parterres

Les parterres étaient déjà présents dans l'espace construit. Aujourd'hui, s'ils ne sont pas entretenus par les habitants, ils sont en friche. Ils sont très souvent plantés de tulipes qui les colorent. Cette fleur est très présente dans le quartier. Des fleurs tapissantes sont également régulièrement utilisées. Pour structurer les parterres, les habitants utilisent des pierres et des morceaux de dalle et de béton qu'ils récupèrent dans le quartier ou qu'ils trouvent en creusant sous les parterres.

##### C.2) Les bancs

Les bancs sont aussi, un type d'intervention très présent dans le quartier. La plupart d'entre-eux sont auto-construits par les habitants avec des matériaux de récupération. D'autres, comme ceux présents sur le site relevé, ont été installés par un parti politique. Ils sont facilement reconnaissables par leur couleur rouge. Quelques fois ils sont accompagnés d'une table. Ils sont scellés dans une dalle en béton pour ne pas être volés. Parfois, il n'y a pas de bancs mais seulement des chaises ou un canapé, installés sous un balcon. Devant une entrée, des planches sont fixées sur un muret, permettant aux habitants de s'y asseoir confortablement.

##### C.3) Le dessous des balcons

L'espace couvert sous les balcons, dont la hauteur n'excède pas un mètre cinquante, est le support de différents types d'interventions. Il est parfois utilisé comme garages, les habitants y garent un scooter, y entreposent des matériaux, comme du bois ou des pierres. D'autre fois, ils sont totalement fermés grâce à des plaques métalliques ou des murets maçonnés et enduits. L'un d'entre-eux a été aménagé sommairement pour être utilisé comme point de vente par un marchand.

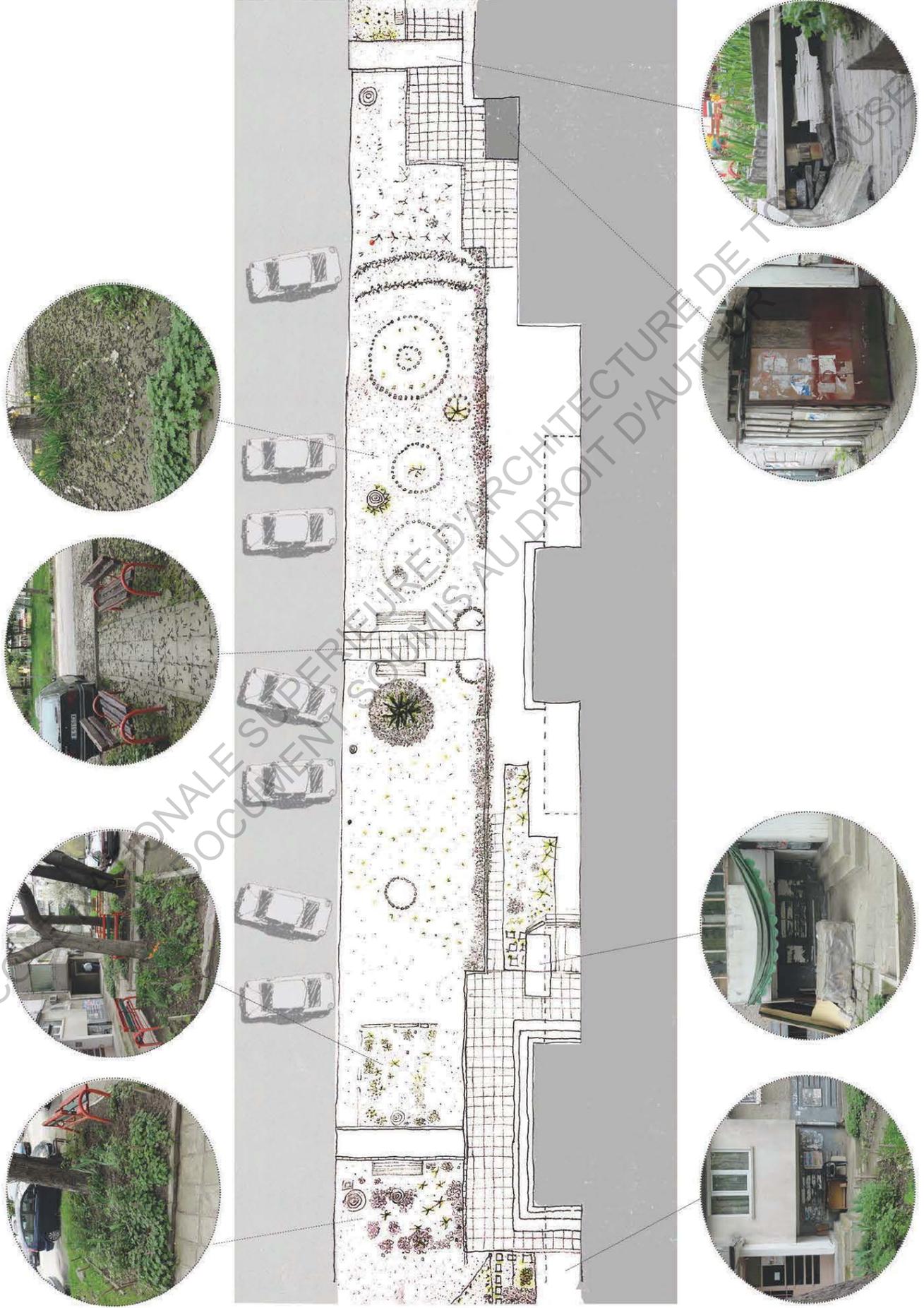


Fig. 37 : Plan commenté de l'avant d'une façade Ech : 1/100

#### D) Entre les barres

Entre les barres, seuls deux endroits ont fait l'objet d'aménagements par les habitants. Dans le premier, plusieurs tables et bancs, faits en matériaux de récupération, et des canapés étaient installés sous des arbres. A proximité, se trouvait un barbecue.

Dans le deuxième lieu, il y avait une cabane abritée elle aussi par des arbres. J'ai choisi de porter mon attention sur cette dernière car à chaque fois que j'y suis passée, elle était occupée.

Cette cabane est faite en bois, sur une dalle en béton. Son pourtour est aménagé de dalles et de petits parterres fleuris. Elle a été totalement auto-construite par les habitants pour un coût minimal. Ils ont déployé des solutions pour qu'elle soit confortable grâce à des systèmes simples. Par exemple, les fenêtres, faites avec des tasseaux et des bâches en plastique transparent sont amovibles, ainsi lorsqu'il fait chaud, il est possible de les enlever pour que l'air puisse passer à l'intérieur.



Fig. 38 : Photographie de la cabane relevée



Fig. 39 : Plan commenté de l'avant d'une façade  
Ech : 1/500

##### III.1- Les origines des transformations

###### A) Le jardin

Le jardin est l'œuvre d'une femme. Elle y travaille seule et n'accepte pas que quelqu'un d'autre vienne l'entretenir. D'ailleurs une poupée accrochée au poteau d'un étendoir à linge m'a dissuadé d'y entrer sans son accord. L'autre n'y est pas le bienvenu. Et bien qu'il soit dans l'espace public du quartier, c'est son jardin. Économiste à la retraite, cette femme s'est découverte une passion pour les plantes et le jardinage en s'occupant de ce dernier. Ainsi elle a construit une partie de son identité en créant ce jardin.



Fig. 40 : Photographie de la poupée accrochée à l'étendoir

Mais à l'origine, elle ne l'a pas créé pour elle. Il y a 15ans, ses voisins ont commencé à utiliser le terrain en dessous de leur balcon comme une décharge, ils y jetaient leurs déchets. Elle a alors pris la décision d'y planter des fleurs afin que cet endroit soit respecté.

L'origine de cette intervention est le résultat d'une confrontation entre deux représentations de l'espace : ses voisins ne lui attribuaient pas une grande valeur, ainsi ils pouvaient s'en servir pour se débarrasser des choses dont ils n'avaient plus besoin, tandis que pour cette personne, ce lieu méritait d'être respecté et elle a cherché un moyen pour qu'il le soit. En transformant cet endroit, elle a proposé sa manière de se représenter l'espace.



Fig. 41 : Photographie du jardin dans son contexte

## B) Les bancs

Comme relevé dans la partie précédente, devant beaucoup d'entrée d'immeubles des bancs et des tables sont installés. Lors d'une discussion avec deux habitantes j'ai appris que les appartements sont trop petits et que les habitants n'ont pas suffisamment d'espace pour pouvoir se retrouver. Ils ont alors installés des bancs et des tables à l'extérieur pour pouvoir être ensemble. Le quartier de Mladost II a été construit en 1974 et beaucoup d'habitants sont arrivés ici lorsqu'ils étaient jeunes pour travailler. Aujourd'hui la population est vieillissante, et un certain nombre de personnes se retrouvent seule chez-elles, elles ressentent le besoin de sortir pour palier à cette solitude. Ces bancs leur permettent de se retrouver et de voir du monde.

J'ai pu relever trois formes qui résultent des rapports différents entre les habitants : les bancs seuls, les bancs face à face et les bancs autour d'une table. Leur position vis à vis du bâtiment ne sont pas non plus constantes : ils lui font face, ils bordent les allée centrale, ils sont adossés au mur de l'entrée ou ils sont sous les balcons.

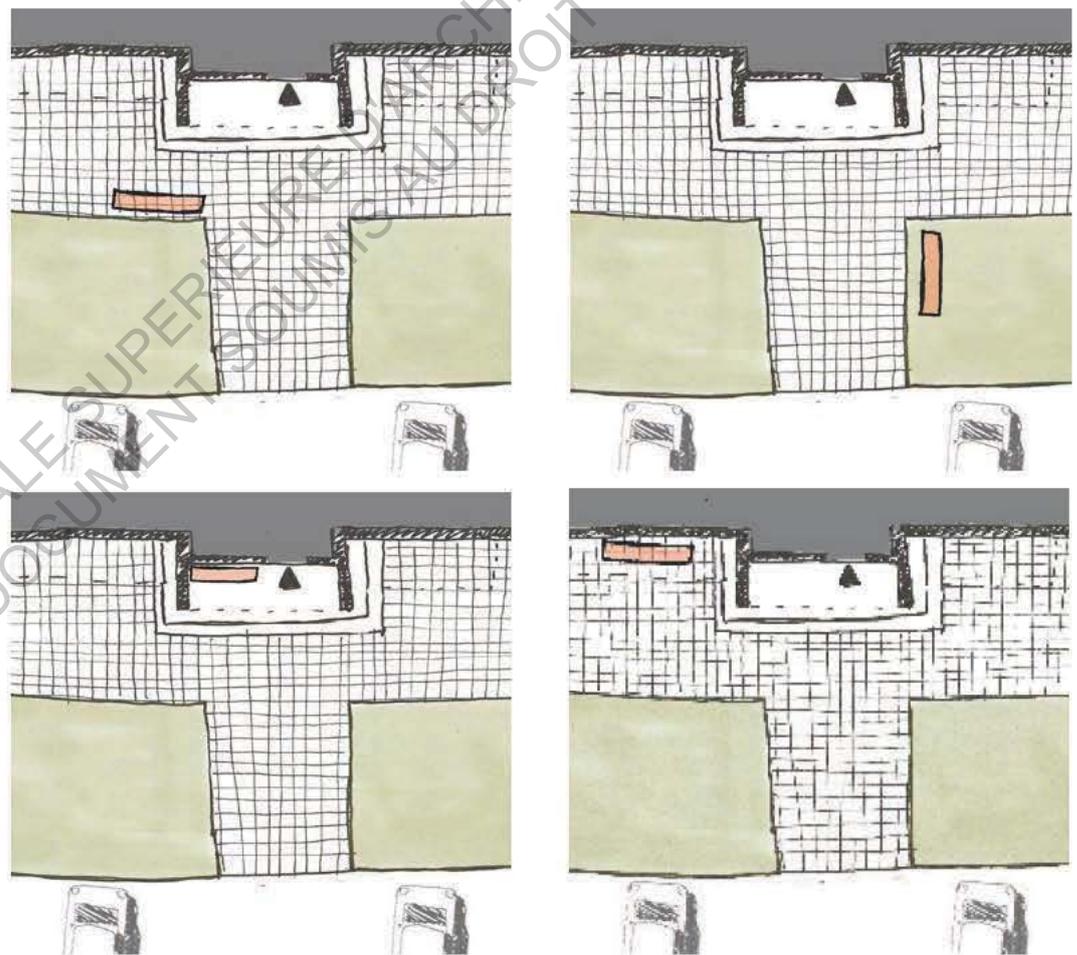


Fig. 42 : Les différents positionnement des bancs vis à vis de la barre de logements

Ces installations sont pour la plus part auto-construites par les habitants et leur position toujours proche de l'entrée d'un bâtiment montrent leur volonté de se regrouper et ainsi une sociabilité partagée à l'échelle d'une cage d'escalier.

### C) La cabane

La cabane est un lieu unique dans le quartier. Au début, il y avait que quelques chaises et un banc installés là par les habitants pour profiter de l'ombre des arbres. Avec l'aide de jeunes hommes du quartier, ils ont construit une table à partir de tables plus petites qu'ils avaient récupérées dans un restaurant qui prévoyait de les jeter. Ils ont alors coulé une dalle en béton pour fixer le mobilier au sol et éviter qu'il ne soit volé. L'an dernier, un homme a proposé d'investir dans du matériel pour construire une cabane. Grâce aux compétences de chacun, ils l'ont réalisée. Une nouvelle table a été construite grâce à des hommes qui ont pu récupérer des boulots et de la ferraille. Et récemment un jeune a fabriqué une poutre pour solidifier le toit en cas de neige. Les dalles qui permettent de cheminer autour de la cabane ont été récupérées lorsque le terrain de jeu voisin a été rénové.

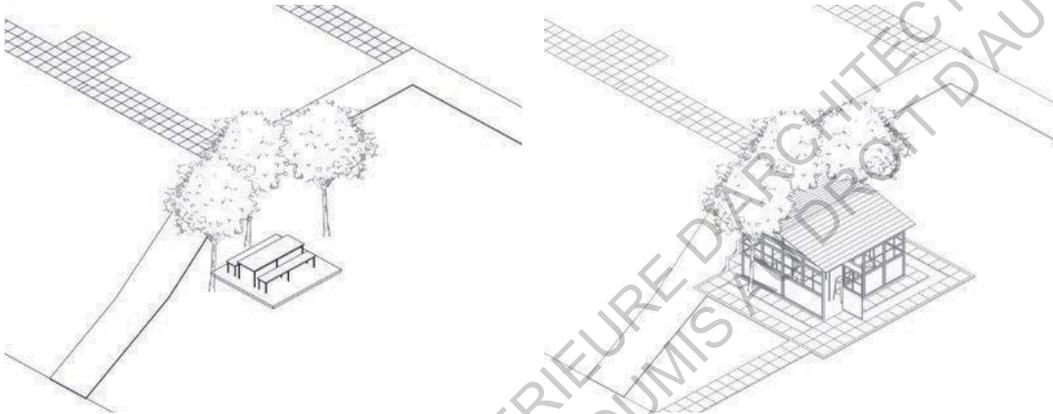


Fig. 43: De la table à la cabane

Cette construction est le résultat d'un lien pérenne entre les habitants qui se sont tous investis dans cette construction durable. C'est grâce à une mise en commun de connaissances et de moyens qu'ils ont pu la construire. Ainsi ce lieu est au cœur d'un réseau de relation.

Ainsi après avoir observé in situ ces différents types d'interventions et discuter avec des habitants, j'en ai conclu qu'elles étaient représentatives de différents niveaux de cohabitation entre les habitants. La création des jardins est souvent l'œuvre d'un individu mais au moins pour le jardin relevé, il résulte quand même d'une interaction sociale. Les aménagements devant les barres et sur les espaces verts sont des actions collectives, c'est à dire que des groupes d'individus sont à l'origine de ces interventions. Mais selon les lieux, les groupes sont plus ou moins larges. Au pied des immeubles, les groupes rassemblent des habitants d'une même cage d'escalier. Au cœur d'un ensemble de barre, le groupe est plus large car ses membres sont dispersés dans l'ensemble des immeubles qui l'entourent. La position de ses interventions est révélatrice de ces différents niveaux de cohabitation.

### III.2- L'influence des transformation sur les habitants

#### A) Le support de nouvelles relations

Nous venons de voir que les origines des interventions résultaient d'interactions à degrés variable entre les habitants. L'analyse spatiale et les discussion avec les habitants permettent de comprendre qu'à leur tour, elles deviennent le support de nouvelles relations.

##### A.1) La cabane, un lieu d'échange à l'échelle d'un ensemble de barres

La cabane devient un lieu de rencontre et d'échange entre les habitants : Ce lieu est ouvert à tous, les habitants se retrouvent pour y manger, boire le café qu'ils ont acheté dans une petite épicerie au rez-de-chaussée d'une des barres voisines. Les jeunes, de l'école d'à côté, y viennent pendant leur pause pour fumer ou boire un café. J'ai pu voir une personne âgée s'y asseoir pour faire une pause dans son trajet. Les habitants y organisent parfois des petites fêtes où tout le monde est invité.

##### A.2) Les bancs, initiateurs de discussions

Les bancs installés au pied des immeubles permettent aussi aux personnes de partager des moments. L'usage de ses objets est différent en fonction de leur composition et de leur position. Sur un banc seul, les habitants peuvent observer, interpeller ou discuter avec une autre personne. Si le banc fait face à l'immeuble, ils peuvent communiquer avec une personne à son balcon. Si des chaises sont installées sous un balcon, les usagers sont protégés des intempéries mais aussi des autres, les conversations sont plus intimes. Installés devant l'entrée, le contact peut s'établir facilement avec toutes les personnes entrant ou sortant.

Sur des bancs face à face, le nombre de personnes pouvant discuter double, et ainsi le niveau de partage augmente. Mais cette situation incite moins à la rencontre que la précédente : le groupe est plus large mais plus fermé aussi.

Autour d'une table, le nombre d'interlocuteurs grandit encore, les discussions deviennent moins « informelles », les habitants peuvent alors partager un repas ou un verre de Rakia.

En devenant les supports de nouvelles connexions entre les gens, ou en renforçant des liens déjà présents, les interventions des habitants dans l'espace public jouent le rôle de socio-transmetteurs. Elles forment un socle commun à partir duquel de nouveaux souvenirs peuvent s'ancrer. Ainsi elles deviennent le support des représentations des habitants.



Fig. 44: Tableau répertoriant les différentes situations créées par les la position des bancs.

##### B) Sources de nouvelles interventions

Revenons au jardin dont j'ai parlé précédemment. Sa création a suscité un intérêt chez d'autres habitants. En effet sa voisine est venue lui demander si elle pouvait l'aider à l'entretenir. Et même si la créatrice du jardin a refusé. Elles sont partagées l'arrière du bâtiment pour que la voisine puisse créer elle aussi son espace. Plusieurs autres personnes sont venues solliciter son aide et ses conseils pour faire ou entretenir leur jardin. Ainsi grâce à son action, cette personne a suscité de l'intérêt chez d'autres habitants .

C'est également le cas pour la cabane, les habitants, en investissant le lieu, ont initié d'autres modifications pour valoriser l'espace. Ils entretiennent régulièrement l'espace enherbé qui entoure la cabane, ils le tondent et ont également fait un jardin. Ensemble, ils ont aussi transformé la zone à droite de la cabane. Dans le quartier, il n'y avait pas assez de parking par rapport au nombre de voitures. Les habitants se garaient alors sur les espaces verts. Le problème était, que lorsqu'il pleuvait, ces endroits devenaient boueux et les voitures s'embourbaient. Le petit groupe d'habitants a eu l'idée récupérer des morceaux d'asphalte lors de travaux de rénovation de route et de les enterrer pour créer un sol stable et s'y garer plus facilement.

##### C) Modification de l'image du quartier

A propos du jardin, j'ai pu relever un impact sur les représentations du quartier à deux échelles. La première est celle du voisinage proche. En créant le jardin, l'habitante a modifié l'usage de ce lieu et ainsi les représentations qui y sont liées. Sa position, à la convergence de chemins piétons très pratiqué, participe à diffuser cette image.

Associé à tous les autres jardins, présents dans les anciens micro-rayons, il a un impact à une échelle beaucoup plus grande. En effet, en 2015, la mairie a organisé un concours pour élire le plus beau jardin dans les anciens micro-rayons de Varna. Ce jardin a gagné la seconde place. L'élection a eu lieu sur Facebook. Je ne sais pas si c'est la municipalité qui a sélectionné les jardins participants ou si ce sont les habitants qui ont posté les photos de leur jardin, mais ce sont ces derniers qui ont voté pour le plus beau jardin grâce à la mention « J'aime ». Le jardin relevé a été élu second, le premier se trouvant dans le quartier de Troshevo. L'habitante m'a raconté qu'une fois le concours terminé, elle s'est rendu compte qu'il avait été utilisé comme publicité électorale par la municipalité.

L'utilisation de ces jardins habitants comme publicité nous apprend plusieurs choses : cette reconnaissance signifie que ces jardins sont devenus des éléments représentatifs de ses quartiers et qu'en les valorisant, la mairie incite les habitants à poursuivre dans ce sens.

Les bancs , quant à eux, représentent une sociabilité au sein d'une cage d'escalier. Il sont significatifs d'une bonne cohabitation entre les habitants et ainsi



Fig. 45: Plan de situation du jardin dans son environnement.  
Ech 1/1000

symbolisent un certain bien-être. Un parti politique réutilise ce symbole pour faire sa publicité dans le quartier. Tous les bancs à la structure rouge ont été installés par un parti politique, le BSP, le parti socialiste bulgare. Ce parti est généralement soutenu par les personnes âgées, qui sont très présentes dans le quartier de Mladost II. Ainsi pour remercier les habitants de leur vote, ils leurs offrent des bancs, qu'ils installent au pied des barres. Je suppose que par cette intervention, ils font également passer un message de bon vivre aux autres habitants. Cette manipulation confirme l'impact de ce type d'intervention sur les représentations des autres habitants.

#### D) Création d'un socle commun

Les interventions ont été classées selon quatre actions : créer un jardin, fleurir des parterres, installer des bancs et des tables. Au vu de leur nombres, je pense pouvoir affirmer que ses actions sont communes aux habitants du quartier de Mladost II. De plus la double reconnaissance des jardins comme composants des anciens micro-rayons par la municipalité et les habitants transforme ces interventions en symbole représentant le quartier.

Cependant cette interprétation ne saurait être complète sans un nouveau questionnement théorique sur notion de mémoire collective.

III.3- L'influence des transformations habitants à l'échelle de la ville

Comme nous l'avons vu précédemment, les réalisations des interventions ne sont pas similaires, car elles résultent de représentations qui sont propres à chaque groupe ou à chaque individu. Ainsi pour expliquer le fait qu'elles soient communes aux habitants du quartier, je ne peux pas faire appel au concept de représentation partagée, ni, de ce fait, à la notion de mémoire partagée. Cependant il existe bien des éléments communs qui permettent aux individus de cohabiter et de collaborer.

A) L'identité commune

A la base des relations entre les individus, se trouve une recherche de coopération<sup>(1)</sup>, soit un ensemble d'objets sur lesquels les personnes peuvent se mettre d'accord. C'est également cette recherche d'éléments communs qui permet aux habitants de cohabiter. Ainsi, plus il y a d'éléments communs entre les personnes, plus le regroupement est facile. Un des outils le plus efficace pour rassembler les gens est la reconnaissance d'une identité commune. Une identité dans laquelle chacun peut se retrouver, c'est à dire y reconnaît une part sa propre identité.

Avant de poursuivre la réflexion sur l'identité commune et de comprendre le rôle qu'elle joue dans les relations entre les individus, il me semble important de définir ce terme.

D'après le CNRTL<sup>(2)</sup> et le Larousse, derrière le terme identité se cache deux sens qui me paraissent paradoxaux. En premier lieu, identité vient du latin idem, qui signifie le même, ainsi identité veut dire qu'il y a une similitude parfaite entre différents éléments, qu'ils sont identiques. Mais en même temps, l'identité, comme nous l'employons le plus couramment, correspond au « *caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité* »<sup>(3)</sup>, soit ce qui le rend unique.

La notion d'identité est fondamentalement liée à celle de la mémoire. Il n'y a pas d'identité s'il n'y pas de mémoire. C'est elle qui nous définit, elle influence notre manière d'agir, de penser et de ressentir<sup>(4)</sup>. Lorsque quelqu'un perd sa mémoire suite à un accident ou à une maladie, il perd également son identité. Mais il n'y a pas non plus de mémoire, s'il n'y a pas d'identité. La mémoire est une « *faculté constituante de l'identité personnelle qui permet de se penser identique dans le temps* »<sup>(5)</sup>. Ce raisonnement orienté sur un individu est similaire au fonctionnement d'un groupe. Ainsi pour qu'une identité partagée existe, elle doit s'appuyer sur une mémoire partagée entre les individus, une mémoire collective.

B) La mémoire collective

Depuis toujours, les groupes ont cherché à construire une mémoire collective. Les mythes, les légendes, les religions, les traditions résultent de cette

(1) CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p80

(2) (<http://cnrtl.fr/definition/identit%C3%A9>)

(3) (<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/identit%C3%A9/41420>)

(4) CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p79

(5) Ibid., 79

volonté. Il faut toutefois noter que le contenu de ces récits est toujours orienté en fonction des préoccupations du groupe et de la société dans laquelle ils sont évoqués. Ainsi seul les éléments qui sont communs au groupe sont mis en avant, tandis que ceux sur lesquelles il y aurait un désaccord, seront soigneusement évités. Par conséquent, cette réinterprétation du passé renforce le sentiment d'une identité commune, partagé par tous les membres du groupe <sup>(6)</sup>.

En plus d'être influencé par le contexte social dans lequel le récit est évoqué, il subit aussi des interprétations propres à l'individu qui y fera référence. Il sera alors teinté de la représentation que cette personne s'en est fait.

Ainsi ces récits, assimilés à une mémoire collective, ne peuvent pas certifier d'une mémoire partagée entre les individus d'un groupe étant donné que les représentations qui y sont attachées sont propres à chaque personne et que leur contenu est sélectionné pour justement créer un consensus.

Cependant le fait de le penser, de le dire ou de le croire qu'ils en sont l'expression est quant à lui partagé. Il existe donc bien une partie de la mémoire qui est partagée, elle est appelée métamémoire <sup>(7)</sup>.

### C) La métamémoire

La métamémoire est comme son nom l'indique, la mémoire de la mémoire. C'est « d'une part la représentation que chaque individu se fait de sa propre mémoire, la connaissance qu'il en a et, d'autre part ce qu'il en dit » <sup>(8)</sup>. C'est une dimension essentielle à la construction d'une identité individuelle mais également collective. En effet, au niveau du groupe elle est « la revendication partagée d'une mémoire qui est supposée l'être » <sup>(9)</sup>.

Pour comprendre la différence entre la métamémoire et la mémoire il faut comprendre la différence entre dire et croire qu'un souvenir est partagé et que celui-ci le soit vraiment. La première affirme l'existence d'une métamémoire partagée tandis que l'autre affirmerait l'existence d'une mémoire partagée. Or, une mémoire ne pouvait pas être partagée vu que les représentations qui la composent sont propres à chaque individu, mais le fait de croire qu'elle est partagée, lui est bel et bien partagé.

Cette métamémoire a des « effets sociaux hyper-puissants » <sup>(10)</sup> car elle incite les membres d'une société à se penser comme un groupe uni, et donne un cadre aux mémoires individuelles. Cependant pour que la métamémoire collective s'inscrive dans les mémoires individuelles, il faut qu'elle soit reprise et instrumentalisée par les institutions, « la mémoire populaire, livrée à elle-même, ne saurait produire ce schéma de la « possession en commun » d'un seul et même passé. Il y faut le discours scolaire, l'instauration par les monuments, les fêtes rituelles d'une tradition à commémorer, qu'il faut rassembler avec soin dans les textes officiels pour éviter qu'elle ne se disperse et n'en vienne à diviser le groupe qu'elle est destinée à unir » <sup>(11)</sup>. Par conséquent, pour qu'un souvenir présent dans la métamémoire collective entre durablement dans les mémoires individuelles, il doit être reconnu par la population et par les institutions.

(6) CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p47

(7) Ibid., p48

(8) Ibid., p54

(9) Ibid., p54

(10) Ibid., p54

(11) Propos de Michel Oriol cité par CANDAU Joël. Anthropologie de la mémoire. Paris: Armand Colin, 2005. p55

Ainsi, la métamémoire est une donnée essentielle pour créer une identité commune car en pensant avoir un passé commun et des représentations communes, il est possible de créer et renforcer la cohésion d'un groupe.

Éclairé de cet apport théorique, l'élection du plus beau jardin dans l'ensemble des anciens micro-rayons prend un autre dimension. La double reconnaissance de ce type d'interventions par les institutions et les habitants incite à penser qu'ils s'inscrivent dans la métamémoire collective. Ainsi le jardin devient un élément à partir duquel l'identité commune peut se créer ou plutôt se renforcer. Le partage de cette mémoire va au delà du quartier de Mladost II, ainsi l'influence de ces interventions dépasse l'échelle du quartier pour passer à celle de la ville.

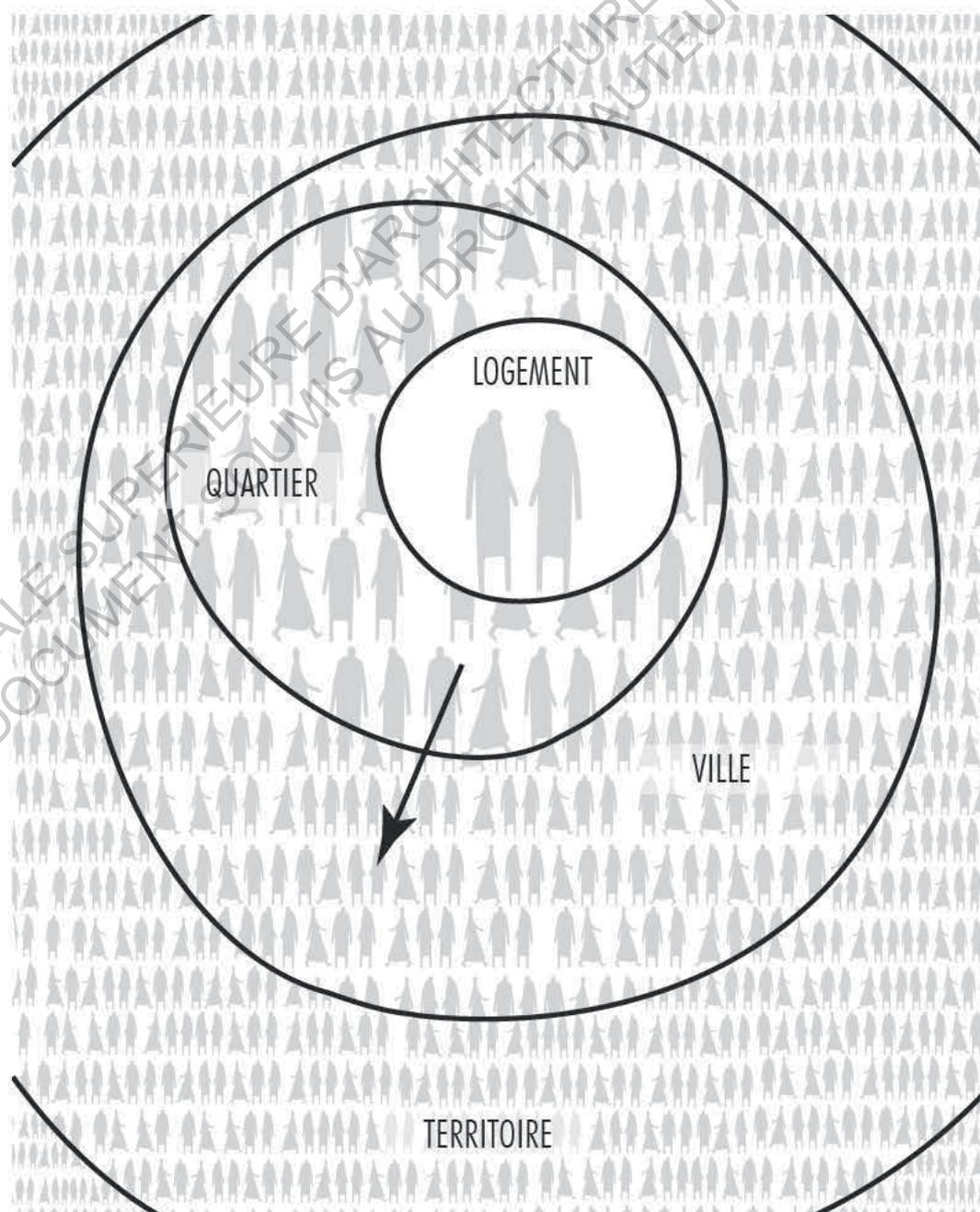


Fig. 46: Influence des interventions dans le quartier sur la ville

## CONCLUSION

---

La ville planifiée en URSS propose un cadre unique et immuable qui répond à des fonctions et dont la priorité est de gérer l'articulation entre les différents éléments composants la ville, et même le territoire. Cette couche uniforme est le résultat d'une vision de la ville et représente une manière de vivre, choisie par l'État. Dans le quartier de Mladost II, elle se traduit par des barres d'habitations construites avec des éléments préfabriqués, dont les seules variations sont le nombre d'étages et l'orientation, des espaces enherbés sur lesquelles des jeux d'enfants et des petits terrains de sport sont installés, des rues bordées de parking et des trottoirs agrémentés de parterres en friche.

Cet espace planifié, dès lors qu'il est habité, les individus s'en saisissent et le transforment, créant ainsi une nouvelle strate apparaît. Celle-ci, informelle et organique remplit les lieux de sens, de représentations et de mémoires. L'espace du quartier devient un processus qui évolue et au grès du temps de la population qui l'habite.

Cette nouvelle couche est la matérialisation du rapport que les habitants entretiennent entre eux et avec l'espace. Les interventions, qui la composent, sont le résultat d'une cohabitation entre les habitants, mais aussi le support pour créer de nouvelles interactions sociales formant ainsi des nouvelles représentations communes. Ces phénomènes participent à l'expression d'une identité commune aux habitants du quartier dans laquelle chacun peut se reconnaître, et par la même occasion, la renforce.

Ces phénomènes interagissent entre eux et induisent alors de nouvelles interventions, qui continuent d'alimenter cette strate qui devient de plus en plus dense au fil du temps.

En effet, ces interventions ne sont pas ponctuelles ou anecdotiques, elles forment un système qui se déploie sur tout le quartier. Ainsi elles modifient l'image du quartier. Celle-ci qui était alors imposée par l'État, est transformée par les nouvelles représentations qui se sont matérialisées au travers des interventions des habitants.

L'image du quartier change ainsi pour les habitants qui l'occupent mais elle est également modifiée à une plus grande échelle lorsqu'elle est réutilisée par les institutions. Ainsi l'influence de ces interventions habitantes dépasse le quartier pour s'étendre à la ville.

En étant reconnues par les institutions, ces transformations habitantes ont parcouru le chemin inverse du processus de planification. Au contraire de la position globale qui impose une vision homogène à la plus petite échelle, c'est la répétition d'éléments issus à la petite échelle qui vient enrichir la globalité. Ces éléments deviennent une base solide à partir de laquelle un consensus peut se créer. Ils sont des objets communs, dans lesquels chacun peut se reconnaître et ainsi faciliter la collaboration entre les différents acteurs d'un territoire.

Cependant, ils ne peuvent pas être anticipés car ils résultent de l'histoire de chaque individu inclus dans le groupe et de l'histoire que le groupe va créer ensemble. Ils ne peuvent donc pas être planifiés.

Je me demande alors, si notre rôle en tant qu'architecte, n'est pas d'offrir aux habitants des outils, un structure à sur laquelle ils pourraient matérialiser leurs représentations et ainsi construire un lieu dans lequel ils se reconnaissent individuellement et collectivement.

Toute cette réflexion a été nourrie grâce à l'immersion sur le terrain. L'observation et les discussions avec les habitants m'ont permis de prendre conscience de l'importance de ses interventions, et que leur impact était bien plus important que ce que je m'étais imaginé, à savoir devenir des points repères et d'être perçue comme un enrichissement ou de détérioration de l'espace.

L'objet recherche appliquée à un lieu inconnu, m'a permis de l'étudier de manière plus objective que s'il s'agissait d'un endroit connu. La surprise qui a été la mienne en parcourant le terrain d'étude m'a amené à approfondir mes questionnements, à remettre en question mes hypothèses et à rechercher des éléments théoriques pour comprendre les observations que j'ai pu faire. Je me suis ainsi rendu compte que les lectures que j'avais faites avant de partir m'apportait déjà des clés pour comprendre ce que je relevais sur le terrain mais je ne l'avais pas perçu. Cette expérience me fait prendre conscience que l'on ne peut pas saisir l'importance de phénomènes sans s'ancrer dans un lieu que l'on étudie.

## BIBLIOGRAPHIE

---

AUMONT Jacques, *L' image*, éd. 3 Armand Colin cinéma. Paris, 2011

Alain Berthoz, *Carnet de recherche, Science et Design*. 2011

CAMBIER Alain, *Qu'est-ce que une ville?* Chemins philosophiques. Paris, 2005.

CANDAU Joël. *Anthropologie de la mémoire*. Paris: Armand Colin, 2005.

CLAUDE Viviane, SAUNIER Pierre-Yves. «L'urbanisme au début du siècle. De la réforme urbaine à la compétence technique ». *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°64, octobre 1999

CORBOZ André, MAROT Sébastien, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Collection Tranches de villes. Besançon: Éditions de l'Imprimeur, 2001.

DEBOULET Agnès, JOLE Michèle. *Les mondes urbains: le parcours engagé de Françoise Navez-Bouchanine*. Hommes et sociétés. Paris: Éditions Karthala, 2013

DEPAULE Jean-Charles, et NOWEIR Sawsan . « Balcons au Caire. Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire. », *Architecture & Comportement*, Vol2, no 3&4 (1982-86).

FATHY Hassan. *Construire avec le peuple: histoire d'un village d'Egypte: Gournah*. Paris: Sindbad, 1985.

HALBWACHS Maurice. *La mémoire collective*. Nouv. éd. rev. et augm. Bibliothèque de L'évolution de l'humanité. Paris: A. Michel, 1997.

HOSSARD Nicolas, et JARVIN Magdalena *C'est ma ville!: de l'appropriation et du détournement de l'espace public*. Dossiers sciences humaines et sociales. Série Consommations et sociétés. Paris: L'Harmattan, 2005.

IKONNIKOV Andreï, *L'architecture russe de la période soviétique*, Moscou, Editions Radouga, Pierre Mardaga éditeur pour la traduction française, 1990.

LEBLOIS Valérie, « Habitants et architectes : des créateurs d'images », *Labyrinthe* [En ligne], 15 | 2003, mis en ligne le 24 juillet 2008, consulté le 28 avril 2016. URL : <http://labyrinthe.revues.org/470>

LYNCH Kevin, *L'image de la cité*. Paris: Dunod, 1998.

MOLEY Christian. *Les abords du chez-soi: en quête d'espaces intermédiaires. Penser l'espace*. Paris: La Villette, 2006.

PAQUOT Thierry, Michel LUSSAULT, Christiane YOUNES, *Habiter, le propre de l'humain: villes, territoires et philosophie*. Armillaire. Paris: La Découverte, 2007.

## TABLE DES FIGURES

---

Figure n°1 : Image de la problématique	p.5
Figure n°2 : Image à priori du territoire	p.7
Figure n°3 : Schéma de la problématique	p.9
Figure n°4 : Terrain mental	p.11
Figure n°5 : Schéma du principe de planification	p.15
Figure n°6 : Schéma du principe du Schéma directeur de Sémionov pour Stalingrad en 1930	p.17
Figure n°7 : Les échelles de la planification des villes de l'URSS	p.19
Figure n°8 : Schéma du développement radio- concentrique des villes de l'URSS	p.19
Figure n°9 : Les influences commerciales	p.20
Figure n°10 : Les influences culturelles	p.20
Figure n°11 : Les entités géographiques	p.21
Figure n°12 : Varna en 1784	p.22
Figure n°13 : Varna en 1897	p.22
Figure n°14 : Varna en 1923	p.23
Figure n°15 : Varna en 1930	p.23
Figure n°16 : Varna en 1956	p.23
Figure n°17 : Varna en 1983	p.23
Figure n°18 : Varna en 1991	p.24
Figure n°19 : Le découpage administratif de Varna	p.25
Figure n°20 : Tableau des fragments de la ville	p.26
Figure n°21 : Situation de Mladost	p.28
Figure n°22 : Gilo-rayon Mladost	p.28
Figure n°23 : Schéma du réseau viaire de Mladost II	p.29
Figure n°24 : Schéma des typologies des barres de logements	p.30
Figure n°25 : Barre type à une entrée en R+8	p.30
Figure n°26 : Schéma des hauteurs	p.31
Figure n°27 : Schéma de fonctions	p.32
Figure n°28 : Schéma du processus perceptif	p.36

Figure n°29 :Décomposition par seuil des échelles de la ville	p.37
Figure n°30 :Coupe schématique d'un coeur de barres type - Interventions	p.40
Figure n°31 :Plan de l'espace transformé de Mladost II - Ech : 1/4000	p.41
Figure n°32 :Les anciens étendoirs et les dalles qui organisent le jardin	p.42
Figure n°33 :Les pas disséminés	p.42
Figure n°34 :Vue sur le jardin	p.42
Figure n°35 :Vue d'ensemble du jardin	p.42
Figure n°36 :Plan du jardin - Ech : 1/100	p.43
Figure n°37 :Plan commenté de l'avant d'une façade- Ech : 1/100	p.45
Figure n°38 :Photographie de la cabane relevée	p.46
Figure n°39 :Plan commenté de l'avant d'une façade- Ech : 1/500	p.47
Figure n°40 :Photographie de la poupée accrochée à l'étendoir	p.49
Figure n°41 :Photographie du jardin dans son contexte	p.49
Figure n°42 :Les différents positionnement des bancs vis à vis de la barre de logements	p.50
Figure n°43 :De la table à la cabane	p.51
Figure n°44 :Tableau répertoriant les différentes situations créées par les la position des bancs.	p.53
Figure n°45 :Plan de situation du jardin dans son environnement- Ech 1/1000	p.55
Figure n°46 :Influence des interventions dans le quartier sur la ville	p.58

## Mémoire de séminaire : conditions de consultation

**Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).**

**L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :**

	OUI	NON
<b>Consultation sur place</b>		
<b>Impression</b>		
<b>Diffusion Intranet</b>		
<b>Diffusion Internet</b>		
<b>Exposition</b>		
<b>Publication non commerciale</b>		